



GRANDS PEINTRES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS



PARIS

H LAUNETTE ÉDITEUR
LIBRAIRIE ARTISTIQUE
 22, Rue de Vaugirard, 22, Paris

GOUPIL & C^{IE} ÉDITEURS
PARIS - 2 RUE CHAPTAL
 19, Boulev^d Montmartre - 2 Place de l'Opéra

Paris

BIBLIOTECA

4/8

MUSEO DEL PRADO

18 0230

BIBLIOTECA

18/730



Photographie de l'Imp. Goussier & Co.

J.-L. GÉROME



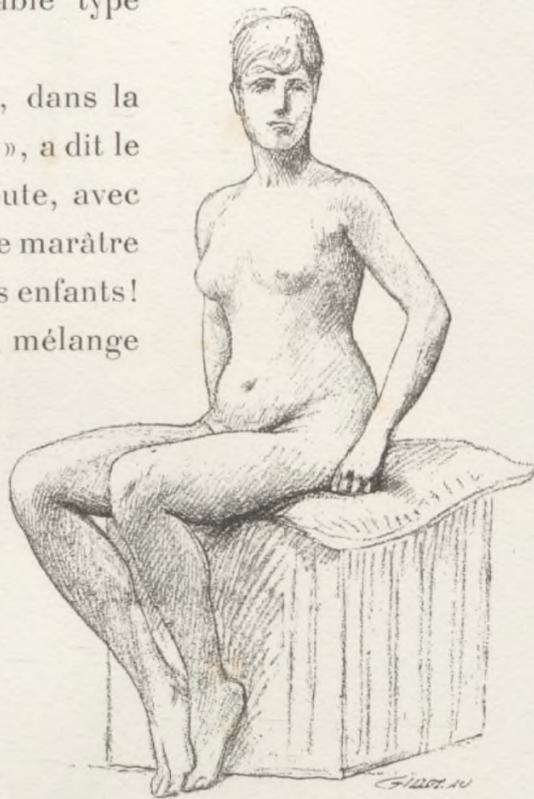
Voyez-vous passer sur le boulevard de Clichy ce cavalier de nerveuse allure, bien en selle, que suit parfois, allongeant l'échine, un chien *slouguis*, au poil fauve? Ne croyez pas que cet homme élégant, l'air mâle et fier, le regard clair et la moustache grise, soit un officier en tenue bourgeoise. Saluez-le, c'est Gérôme, et si vous avez à lui parler, arrêtez-le vite au passage; il sera peut-être ce soir parti pour l'Italie, l'Espagne ou l'Égypte, et vous ne le reverrez que lorsqu'il aura rapporté de là-bas et achevé quelque œuvre nouvelle, tableau ou statue.

Léon Gérôme a soixante ans. A peine croirait-on qu'il a dépassé la quarantaine. Il a toujours son vaillant air d'Arnaut. Il est, au physique et au moral, droit et résolu. En 1848, lorsque les élèves de l'École des

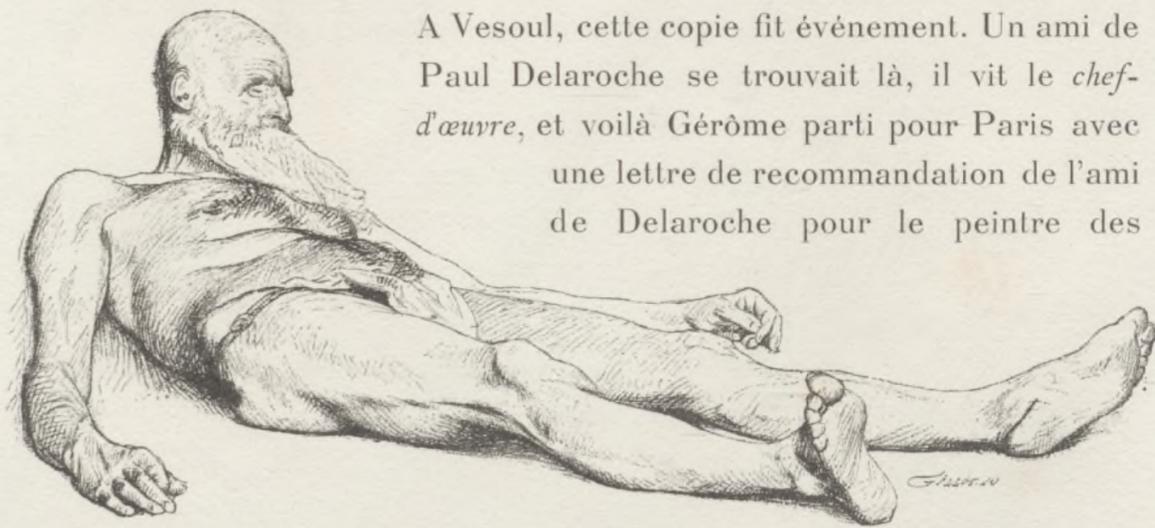
Ry. 33194

Beaux-Arts eurent à élire un capitaine d'état-major, leur choix tomba sur Gérôme, qui s'acquitta de ses fonctions d'une façon toute militaire. Beau cavalier, chasseur adroit, c'est un aimable type d'artiste, chevaleresque et résolu.

Léon Gérôme est né le 11 mai 1824, dans la Haute-Saône, à Vesoul. « Première chance », a dit le peintre Timbal, son cousin. Et Timbal ajoute, avec raison : « Malheur aux natifs de Paris, la ville marâtre qui abandonne, qui ne connaît même pas ses enfants ! A Vesoul, Gérôme commença ses études, mélange à dose inégale de latin, de grec et de dessin. En dessin, il remportait tous les prix. A Paris, qui s'en fût occupé ? A Vesoul, chacun parlait de l'enfant prodige. Son père était orfèvre ; même en province, c'est un état qui touche à l'art. » De là, sans doute, comme le remarque Timbal, une facilité plus grande à laisser Gérôme devenir artiste. Loin d'entraver sa vocation, le père lui acheta, à Paris, une boîte de couleurs et l'apporta à Vesoul avec un tableau de Decamps. Et, tout aussitôt, l'enfant de copier,



« assez bien », dit Gérôme lui-même, le tableau. A Vesoul, cette copie fit événement. Un ami de Paul Delaroche se trouvait là, il vit le *chef-d'œuvre*, et voilà Gérôme parti pour Paris avec une lettre de recommandation de l'ami de Delaroche pour le peintre des



Enfants d'Édouard. Sans compter douze cents francs que donnait le père. Une fortune !

Gérôme entra donc chez Paul Delaroche. Il y resta trois ans à peu

près. Il y aurait un joli chapitre d'art à écrire sur le groupe de jeunes gens qui se trouvaient là, rêvant en commun toutes les gloires. Les *Souvenirs* d'Hamon, publiés par le *XIX^e Siècle*, nous ont fait connaître Picou, Damery, Jalabert, et le plus travailleur de tous, Gérôme. Un jour, pendant que Gérôme était à Vesoul, il y eut à l'atelier Delaroche une horrible *charge*, faite à un *nouveau*, qui en mourut. Le maître renvoya ses élèves, ferma son atelier, et lorsque Gérôme revint de son pays : « Entre chez Drolling, dit Delaroche; je ne veux plus d'élèves! D'ailleurs, je pars pour l'Italie. — Moi, répondit le jeune homme, je n'accepte pas deux maîtres, je n'entrerai pas chez Drolling; vous allez à Rome, j'irai avec vous! » Et ils partirent. Léon Gérôme avait un peu plus de dix-huit ans. Timbal a raconté tout ce passé, d'après les *notes* mêmes de Gérôme que j'ai consultées moi-même.

A Rome, l'enfant de Vesoul se sentit comme enthousiasmé à la fois et humilié, s'apercevant *qu'il ne savait pas grand'chose*. Alors, il étudiait et copiait tout ce qu'il voyait; le Forum, le Capitole, les temples, les passants, les paysages. Puis, après quelque étude rapide faite avec fièvre, il grattait son travail et se disait : « Ce qui se fait si vite ne doit rien valoir! » Gérôme est là tout entier avec son enseignement, sa résolution et son art.

De retour à Paris, il entre chez Gleyre, puis il revient chez Delaroche. Il collabore avec son maître à ce *Passage des Alpes par Charlemagne* qu'on voit à Versailles. Il concourt pour le prix de Rome, échoue et se met à peindre deux figures nues. C'est le *Combat de coqs* son premier triomphe.

« La Grèce est la patrie de la simplicité », a écrit à propos de cette



page Edmond About, qui, dans son *Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts* (1855), disait de Gérôme: « M. Gérôme fut Grec du premier coup, parce qu'il fut simple. »

A partir du *Combat de coqs*, J.-L. Gérôme était célèbre. On allait, sur le lit de mort du romantisme agonisant, le sacrer roi des néo-Grecs. Il s'en tint longtemps, en effet, à ces sujets antiques, et, à propos de son *Intérieur grec*, Gautier écrivait peu d'années après: « L'*Intérieur grec* de Gérôme est le seul tableau qu'on puisse mettre à côté de la *Stratonice* d'Ingres, un petit chef-d'œuvre de style, de grâce et de science. » Et l'auteur de *Fortunio* louait le peintre de n'avoir pas eu « le jésuitisme d'appeler cet intérieur, *Marché d'esclaves* ou *Captives exposées en vente*, croyant qu'un art si chaste, si sobre et si pur que le sien suffit à voiler ce qu'un tel sujet peut avoir de scabreux. »



L'*Intérieur grec* était, en effet, un de ces coins de ville où, dans la Suburre romaine, Messaline se glissait, avide, *lassata nec satiata*, sous un pseudonyme de courtisane.

Ce qui nous intéresse surtout, dans la vie des gens illustres, c'est l'écllosion de leur talent, ce sont leurs

origines, leurs débuts. Lorsque l'artiste entre en pleine gloire, on n'écrit plus sa biographie qu'avec le titre même de ses œuvres. On peut dire que

Gérôme a, depuis 1847, lutté constamment, et s'est toujours montré sur la brèche.

Je m'arrêterai plus volontiers sur le souvenir des tableaux que j'ai vus. En 1855, Gérôme exposait une composition magistrale, dont une esquisse, hors de pair, passait naguère aux enchères, lors de la vente Victor Borré ; c'est le *Siècle d'Auguste*, où il montrait les chefs des peuples, les poètes, les guerriers, entourant la crèche d'un enfant.

« *Le Siècle d'Auguste*, écrivait Gautier, restera un des beaux morceaux de l'Exposition de 1855, » et il ajoutait que la toile de Gérôme n'était pas indigne de la sublime page de Bossuet qui l'avait inspirée.

Un vieil article du journal *l'Artiste*, signé Alfred de Tanouarn (15 juillet 1860), décrit ainsi cette maîtresse page : « Cette toile, qui contient de très belles parties, révèle chez M. Gérôme un esprit supérieur, une forte étude de l'antiquité et un noble désir de faire revivre l'ampleur imposante des anciens maîtres. Le peintre s'est efforcé d'embrasser dans une vaste composition ce règne splendide d'Auguste, qui est le point culminant de l'histoire du monde païen. La civilisation, parvenue à son apogée, va descendre, d'abord avec lenteur, puis à pas plus rapides, dans l'obscur barbarie du moyen âge, pour renaître bientôt sous une forme nouvelle.

« Voici quelle est la disposition de ce tableau : en avant du temple de Janus, Auguste est assis sur une sorte de trône et domine la scène. Près de lui se tient un jeune homme aux formes à la fois élégantes et viriles,

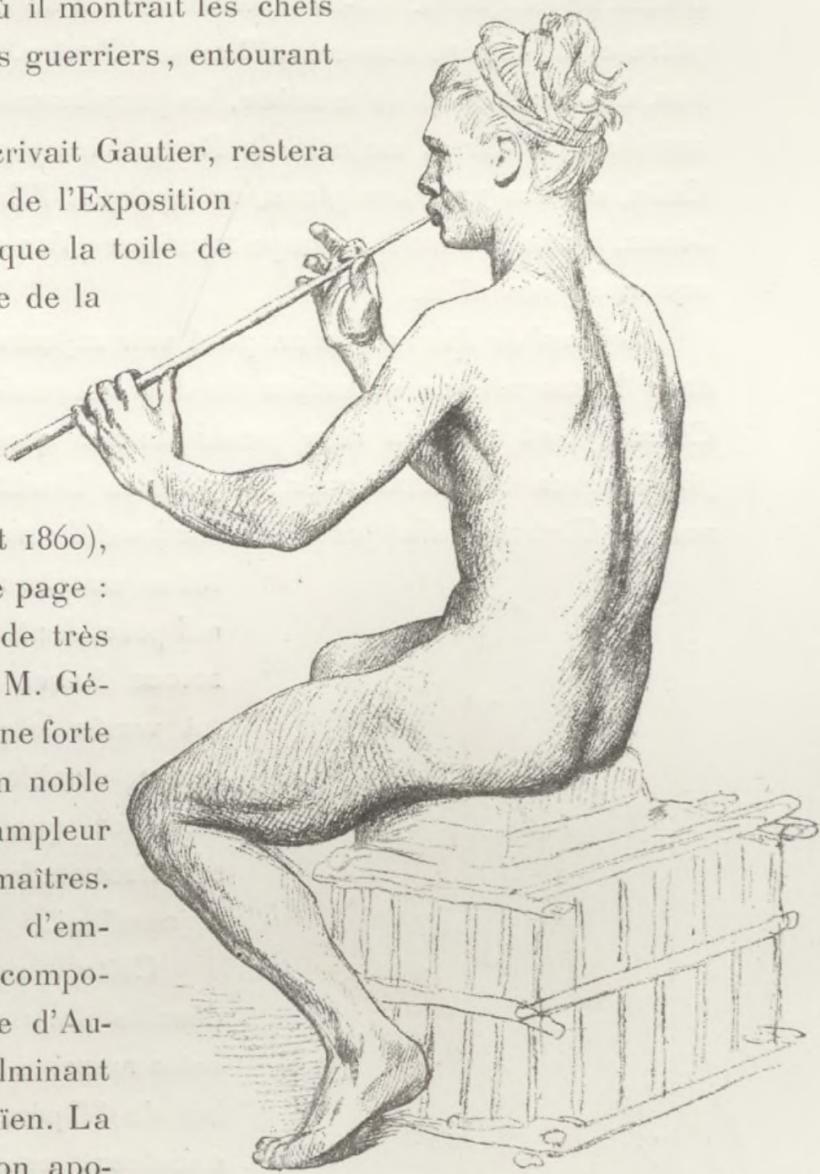


image symbolique du Génie de Rome. A la droite du prince sont les hommes politiques de l'époque; à sa gauche, les artistes et les poètes. Plus loin, sur les premiers degrés du temple, gît le corps de César assassiné, devant lequel se dressent Cassius et Brutus, celui-ci tenant un poignard. Vis-à-vis, les cadavres de Cléopâtre et d'Antoine renversés l'un sur l'autre. Plus bas, des deux côtés de la scène, les peuples vaincus semblent adorer la majesté de Rome triomphante. Enfin, sur les premiers plans, on aperçoit l'Enfant Jésus, Marie et Joseph, groupe mystique qu'un ange couvre de ses ailes.

Le Duel de Pierrot, qu'on peut voir aujourd'hui dans la magnifique collection du duc d'Aumale, à Chantilly, et qui n'a rien perdu de ses qualités pittoresques et dramatiques, popularisa bientôt le nom de Gérôme, salué jusque-là par les délicats. Ce

fut un succès sans nul précédent. Les 20,000 francs que fut vendu le petit *cuadro* semblèrent alors ce que seraient 200,000 francs aujourd'hui.

Cette scène désolée dans ce morne paysage d'hiver, cette mascarade devenant une tuerie, ce bal de l'Opéra donnant sur la Morgue, causèrent une impression d'autant plus poignante que l'exécution était plus achevée.

Gérôme se plaît d'ailleurs à ces tragédies historiques ou bourgeoises, comme l'auteur de *la Mort du duc de Guise*, son maître, qu'il a prodigieusement dépassé. Il a tour à tour exécuté



(je ne fais point de jeu de mots) *César mort*, *le Maréchal Ney fusillé* et *le Calvaire*, dans ce paysage étrange de Jérusalem où, sur les roches brûlées, se profilent les ombres des trois croix des suppliciés...



Mais, en artiste qui n'aime guère à se répéter et qui préfère (chose originale en un temps où chacun se spécialise) les renouvellements, Gérôme a toujours, et toujours avec bonheur, varié ses

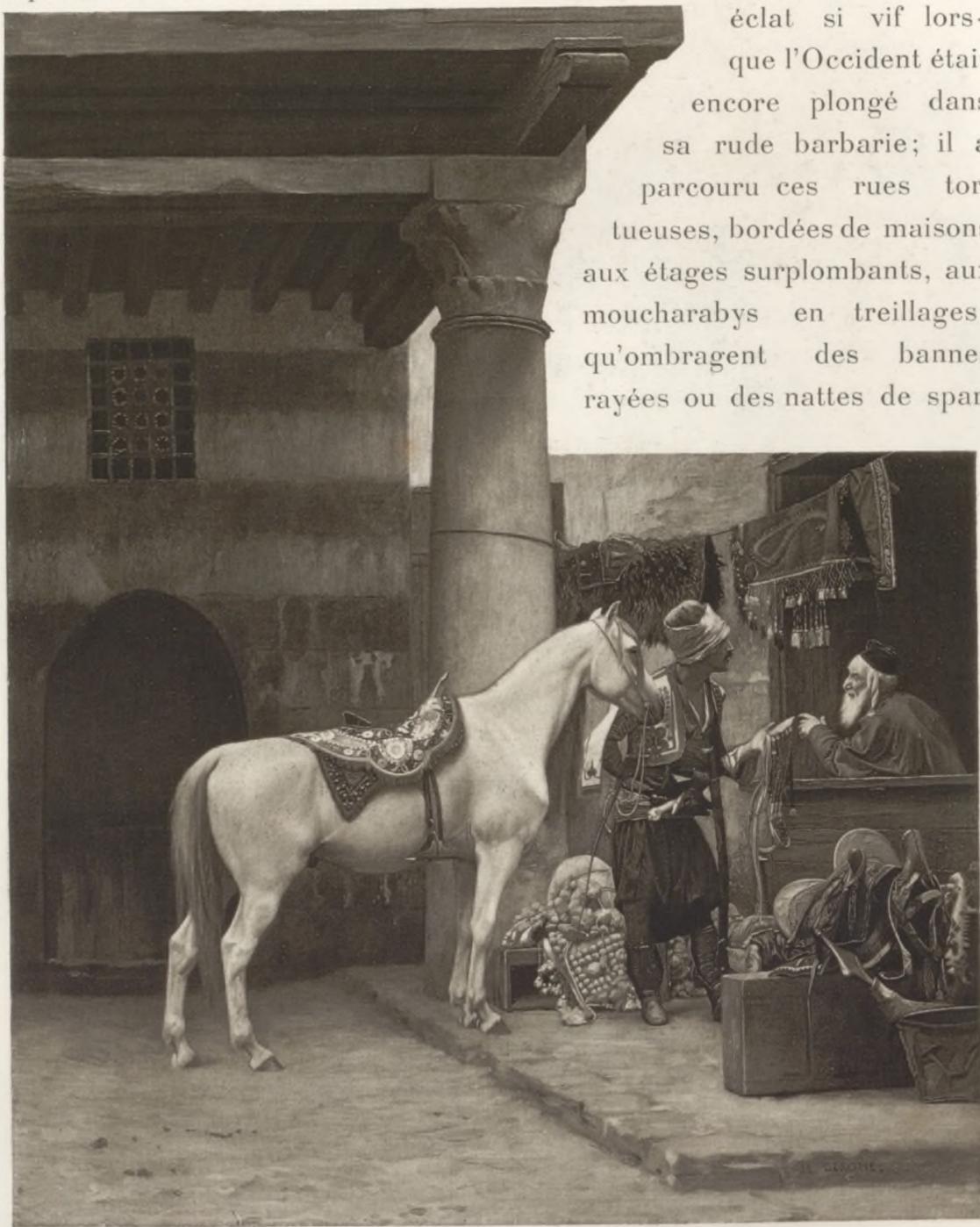
œuvres. Chacune des toiles de Gérôme résume son talent et forme un tout parfait. Et, encore un coup, quelle volonté, quelles recherches, quelle science, quel souci du dessin et de la vérité, qualités admirables, surtout à une époque où la plupart des artistes sacrifient volontiers au caprice, à cette peinture bâtarde qui tient de la pochade et du décor de théâtre, et qu'on appelle *la peinture de chic!*

C'est un voyageur que Gérôme. Dès 1854, après avoir attaché à sa boutonnière le ruban rouge que lui valait le *Siècle d'Auguste*, il partit pour l'Égypte. Un court séjour à Constantinople l'avait mis en appétit. L'Orient était son rêve. « Probablement, écrivait-il un jour à un ami, parmi mes ancêtres s'est glissé quelque bohémien, car j'ai toujours eu l'humeur nomade et la bosse de la locomotion! » Il va donc en Égypte, dans cette Égypte où il devait voir son *Prisonnier* passer le long du Nil, et dont il allait rendre si bien, dans le *Hache-paille* égyptien, le côté agricole et pastoral.



C'est en parlant des œuvres d'art rapportées par le peintre que Théophile Gautier, en un lumineux article de *l'Artiste*, intitulé : *Gérôme, tableaux, études et croquis de voyage* (28 décembre 1856), résumait ainsi et caractérisait si admirablement le talent de Gérôme : « M. Gérôme a fait ce pèlerinage que rêvait Th. Chasseriau. Il a vu le Caire, cette capitale de l'Orient, cette ville des califes où l'art sarrasin brillait d'un

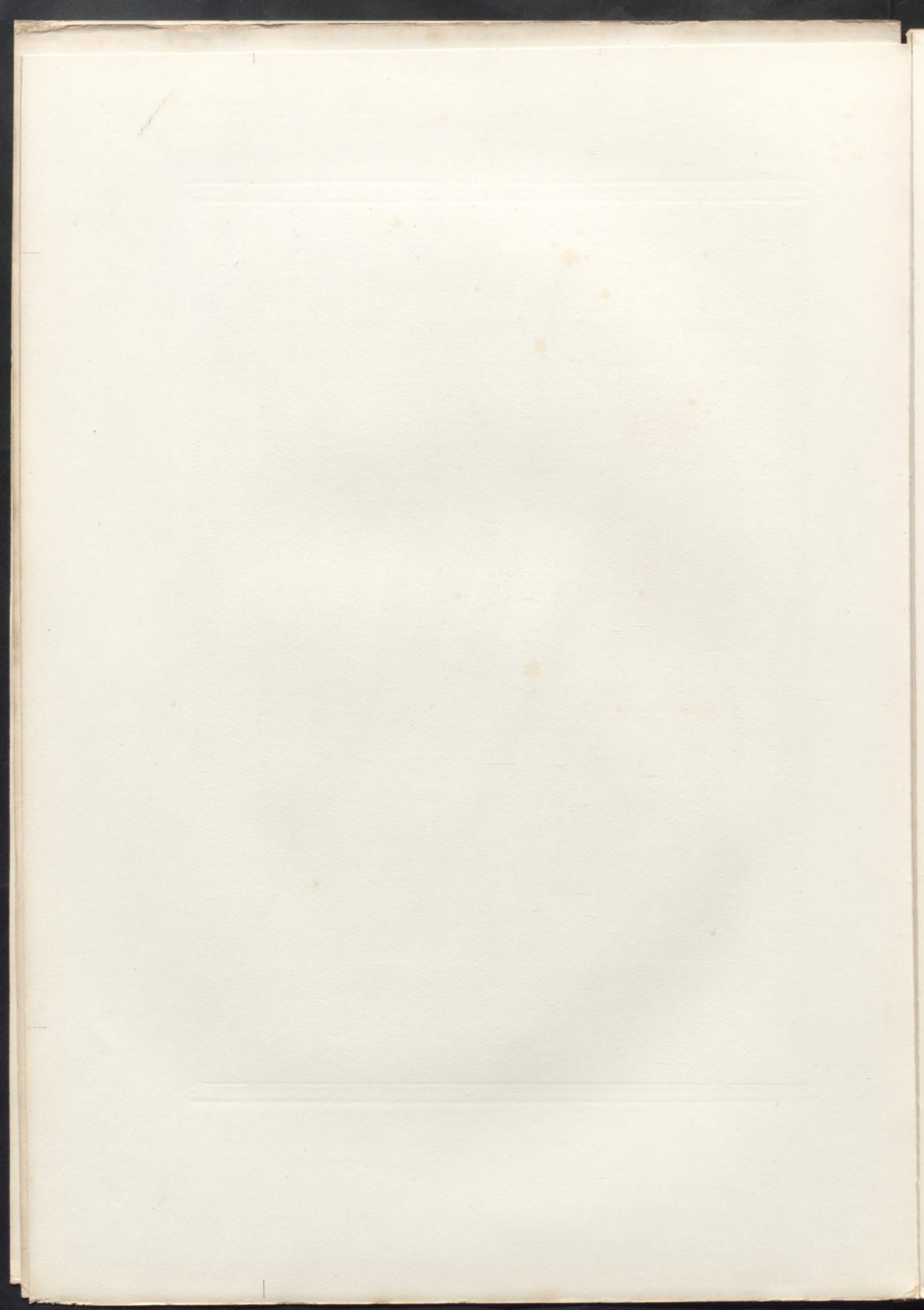
éclat si vif lorsque l'Occident était encore plongé dans sa rude barbarie; il a parcouru ces rues tortueuses, bordées de maisons aux étages surplombants, aux moucharabys en treillages, qu'ombragent des bannes rayées ou des nattes de spar-



Photographie par Goupil & Co



Photographed by J. J. Douglas & Co.



terie et d'où s'élancent de loin en loin quelque svelte palmier ouvrant dans le bleu son éventail de feuilles, quelque minaret de mosquée cerclé de ses bracelets de balcons; il a suivi cette foule composée de tous les types de l'Orient, depuis l'Arabe de noble race et le sévère Wahabite jusqu'au nègre à museau bestial; depuis l'Arnaute au nez et à l'œil



d'aigle jusqu'au placide fellah à la face de sphinx égyptien, cette foule qui s'ouvre sous le courbach, devant le cheval du bey, accompagné de ses saïs, et qui se range contre le mur

pour ne pas frôler la cadine passant comme un fantôme sous le domino de son habbarah en taffetas grillagé de crin noir à la place de la figure, et gourmandant la négresse chargée d'un enfant au tarbouch rouge et à la veste brodée d'or.

« Le jeune artiste, accompagné de quelques amis, a remonté le Nil dans une de ces cangues dont l'installation pittoresque et commode fait une véritable partie de plaisir du voyage d'Egypte. — La photographie, poussée aujourd'hui à la perfection que vous savez, dispense l'artiste de copier les

monuments, par ses épreuves d'une fidélité absolue, auxquelles l'heureux choix du point de vue et du moment peut donner une grande valeur d'effet. Aussi ses fortes études de peintre d'histoire, son talent de

dessinateur, fin, élégant, exact et cependant plein de style, un sentiment particulier que nous appellerions volontiers ethnographique et qui deviendra de plus en plus nécessaire à l'artiste, en ce temps de locomotion universelle et rapide, où chaque peuplade de la planète sera visitée, en quelque archipel lointain qu'elle se cache, le rendaient propre plus que tout autre à rendre ce simple détail qu'ont négligé jusqu'ici, pour le

paysage, le mouvement et la couleur, les explorateurs modernes de l'Orient, l'homme! »

Et dans cette même étude, Gautier ajoutait, parlant d'une des plus exquises peintures antiques de Gérôme : « Nous parlerions bien aussi d'une esquisse du *Roi Candaule* attendant au lit sa femme Nyssia, qui dépose ses vêtements sur un trépied d'or, pendant que Gygès regarde à travers les fentes de la porte



cette beauté sans rivale; — mais c'est bien assez d'avoir été indiscret, il ne faut pas devenir fat et s'enorgueillir de ce qu'un conte antique de notre façon, qui a déjà inspiré une statue à Pradier, inspire un tableau à Gérôme. »

Gérôme peut, à bon droit, traiter ces sujets antiques et les vivifier; il sait beaucoup, il sait tout et n'a rien de pédantesque, son *art* ressemble à sa personne, à son esprit; c'est de la peinture savante qui est de la peinture amusante. Avec une imperturbable sûreté de main, il a le goût, qualité française; puis, je le répète, le souci de la nouveauté, une solidité

nerveuse; il *fait bien le tableau*, comme dirait un peintre; il compose, met tout à son plan, agrandissant ses figures lorsque la

perspective les rend trop petites

pour l'idée

dramatique,

pour la sensation

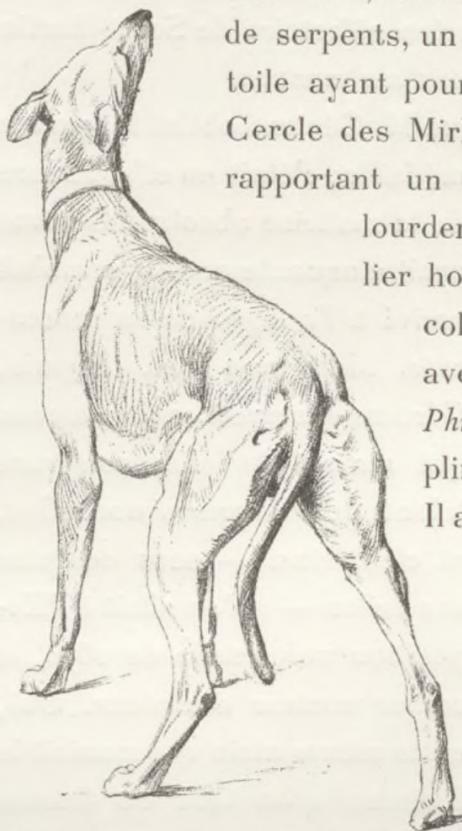
qu'il veut

exprimer. Y



a-t-il beaucoup de tableaux, dans notre École française, aussi complets, aussi parfaits que *Corneille et Molière* collaborant, que *Frédéric II* jouant de la flûte à Sans-Souci, que *l'Eminence grise* descendant les marches du palais du roi? L'histoire est là *vivante*, si je puis dire, évoquée avec une précision et une puissance rares. On se dit, là devant — et l'on sent qu'on a raison de se dire : — « *Cela a dû se passer ainsi.* »

Chez Gérôme, j'ai vu des tableaux admirables que le public français n'a malheureusement pu connaître; ils partent vite pour les galeries des amateurs, en Amérique ou en Hollande. Tels un *Charmeur de serpents*, un lion debout fixant le soleil qui se couche, toile ayant pour titre : *Deux Majestés* (exposée depuis au Cercle des Mirlitons), un *Retour de Chasse*, des nègres rapportant un lion qu'ils viennent de tuer et qui pèse



lourdement sur leurs épaules de bronze; un cavalier hollandais dans un champ de tulipes multicolores et éblouissantes; une *Vente d'esclaves*, avec les *nus* aussi charmants que la fameuse *Phryné*. La liste des œuvres de Gérôme remplirait d'ailleurs les pages de cette livraison.

Il a successivement exposé : *Jeunes Grecs excitant des Coqs* (1847); *La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean, Anacréon, Bacchus et l'Amour* (1848); *Bacchus et l'Amour ivres, Intérieur grec, Souvenir d'Italie* (1850); *Pæstum* (1852); *Idylle, Étude de chien* (1853); *Gardeur de troupeaux, Pifferaro, Le Siècle d'Auguste et la Naissance de Jésus-Christ*, grande toile historique (1855); *La Sortie du bal masqué, Les Recrues égyptiennes, Memnon et Sésostris* (1857); *César, « Ave, Cæsar imperator, morituri te salutant!... »*; *Le Roi Candaule* (1859); *Phryné devant le tribunal, Socrate vieux vient chercher Alcibiade chez Aspasia, Les Deux Augures, Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte, Hache-paille égyptien, Portrait de Rachel* (1861); *Louis XIV et Molière, Le Prisonnier, Boucher turc à Jérusalem* (1863); *L'Almée, Un Portrait* (1864); *Réception des Ambassadeurs siamois au Palais de Fontainebleau, La Prière* (1865); *Cléopâtre, et César, Porte de la Mosquée El-Assaneyn, au Caire* (1866); *La Mort de César, Arnauts jouant aux échecs* (1867); *Le Sept Décembre 1815, Jérusalem* (1868);



Marchand ambulant au Caire, Promenade du Harem (1869). Et je m'arrête pour ne point tomber dans le catalogue. Il a peint, en une des chapelles de l'église Saint-Séverin, à Paris, *La Peste de Murillo* et *La Mort de saint Jérôme*; dans la bibliothèque des Arts-et-Métiers (ancien réfectoire de Saint-Martin des Champs), les têtes de *Saint Martin coupant son manteau*.

Ce fut à la suite du Salon de 1874 que M. Gérôme obtint la grande

médaille; c'était en effet l'heure de la maîtrise absolue. Gérôme avait cinquante ans. Il semblait arrivé à l'apogée de sa renommée. Mais non pas. Depuis, Gérôme réservait encore à ceux qui aiment le plus son rare talent, des surprises nouvelles, et c'est ainsi — sans compter ses toiles — qu'on allait à l'Exposition universelle de 1878, le saluer comme sculpteur. Oui, cette même main qui maniait le blaireau avec tant de finesse allait, par grande masse, pétrir la glaise, et, à côté de ses travaux nombreux et des plus intéressants, tous soignés et achevés, dans cette facture lisse qui fait songer à Gérard Dow, magistrale jusque dans l'exquis



et toujours souveraine, Gérôme devait offrir au public un groupe admirable, et ce combat de *Gladiateurs*, que M. Gérôme exposait comme sculpteur, emportait l'admiration avec sa facture puissante et mâle. C'est à la fois l'œuvre d'un savant et d'un artiste. Et l'auteur de ce groupe superbe ne s'en est pas tenu là.

M. Gérôme est un artiste à qui, — et je tiens à le redire, — le respect de ses confrères ne marchandera jamais la conscience la plus noble et la plus sévère, dans un temps de *facilisme* irritant et *d'art* à la « va comme je te pousse ». Tout, chez lui, est sûrement, sagement étudié

Après s'être présenté cinq fois à l'Académie des Beaux-Arts, Gérôme fut élu, non sans peine, malgré ses qualités rares d'artiste, d'homme et de professeur. Il avait été battu, la quatrième fois, par Hesse, et acceptant la place de professeur à l'École, il avait dû laisser passer avant lui H. Lehman et Ch.-L. Müller. A la fin, il fut nommé, et sans concessions de sa part.

Il ne les connaît point, les concessions. De pied en cap, il est droit et ferme.

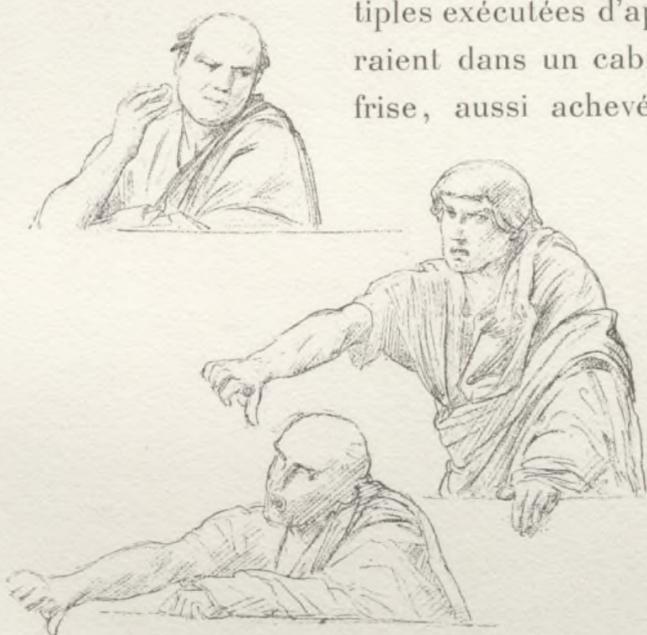
J'aurais voulu, j'aurais pu m'arrêter à chacune des œuvres de ce merveilleux travailleur. Dans le plus petit tableau, dans le moindre de ses dessins, Gérôme marque le coup de griffe du maître. Certaines études mul-

tiples exécutées d'après nature pour sa *Phryné*, formeraient dans un cabinet d'amateur une incomparable frise, aussi achevée qu'un antique. Ses *Toreadores*,

rapportés d'Espagne, ont une allure pittoresque et fière, une tournure superbe. Cela est calligraphié avec la netteté et la facilité des seuls maîtres. Et, encore un coup, il pétrit la glaise comme il manie le crayon; sa statue d'*Anacréon* et ses statuettes de *Phryné* et de *l'Almée* valent ses tableaux les plus attirants. Tout ce qui porte sa marque, bronze

ou toile, croquis ou marbre, est sincère, robuste et distingué comme lui. En un mot, Gérôme a *la race*.

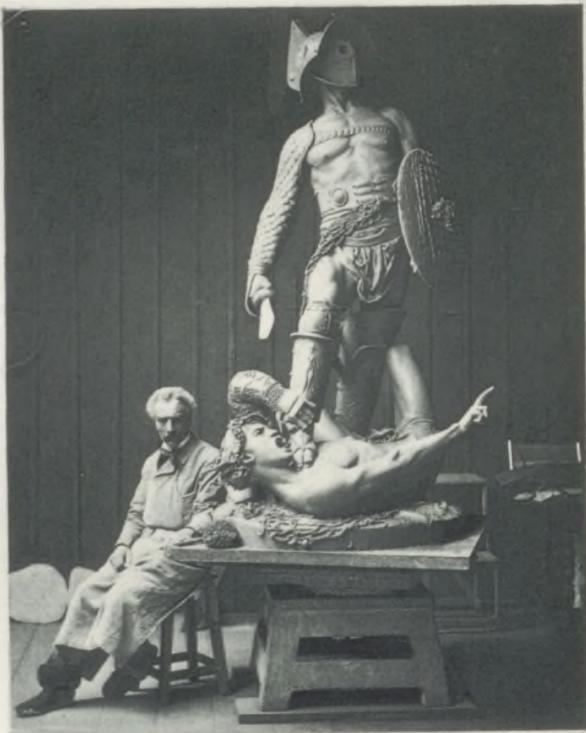
« C'est, disait il y a vingt-quatre ans, ce M. de Tanouarn que je citais tout à l'heure, une nature énergique et vigoureuse, douée d'une force de volonté extraordinaire et d'une activité infatigable. Il conçoit, il exécute vite; il écrit, il marche vite, il mange vite, et ses camarades de l'atelier prétendaient qu'il devait dormir vite. Si, comme l'a dit excellemment Franklin, le temps est l'étoffe dont la vie est faite, Gérôme est un habile et consciencieux tailleur qui ne perd rien de celle qui lui a été confiée, et sait en utiliser les moindres morceaux. Chez lui, aucun gaspillage, aucune flânerie, aucun compromis avec l'indulgente paresse. Il mène de front plusieurs travaux, sans rien mêler ni confondre. Il change d'occupation pour se reposer d'un



travail par un autre travail. Il a beaucoup voyagé, ce qui ne l'a pas empêché de beaucoup produire. Il semble enfin que pour lui les heures se multiplient et s'allongent, tandis que pour d'autres elles s'évanouissent alors qu'ils sont occupés à réfléchir comment ils les emploieront. »

Tel, à soixante ans, est resté Gérôme, ce qu'il était à trente-six ans : aussi jeune, aussi vigoureux, aussi actif, aussi vibrant, vivant et sympathique. Causeur aimable, gai, pensif aussi sous sa belle humeur, respectueux de son art, franc et loyal, adoré de ses élèves, professeur qui enseigne aux *jeunes* les rares vertus négligées : la simplicité, l'étude, le labeur, pour tout dire, un noble exemplaire de ce que peut être un maître peintre au XIX^e siècle : — une âme d'artiste dans un tempérament de soldat, un cœur d'or dans un corps de fer.

JULES CLARETIE



Polychrome par Gaspard & Co



Photographe à l'imp. Goupil & C^o

M. MUNKACSY



Bien que Munkacsy soit dans toute la force du talent et de l'âge en cet an de grâce 1884, je ne puis me figurer qu'il appartienne à notre époque. Au moral comme au physique, il est d'un autre siècle, d'un siècle de chevalerie, de foi et d'art libre.

Plus je considère l'homme, plus j'étudie l'œuvre, plus cet anachronisme me frappe.

Ce n'est pas son costume que Munkacsy porte lorsqu'il endosse la jaquette de coupe anglaise, la redingote ou l'habit noir. Le caractère de son visage exigerait des vêtements plus pittoresques, plus amples, plus somptueux.

Ce crâne puissant d'où pointent droits les cheveux indomptés, ce front aux saillies vigoureuses, ces yeux fins et doux qui rêvent, non sans quelque malice, dans l'ombre de l'arcade sourcilière, ce nez solidement assis, cette

barbe fournie, cette moustache épaisse dont les pointes s'épanouissent fièrement en éventail, cet ensemble de traits qui compose un type très marqué d'Européen oriental, appellent les élégances princières des vieux magyars, les bonnets de fourrures piqués de pierres précieuses et rehaussés d'aigrettes, les dolmans en brocart d'or et les ceintures de soie où pend le sabre recourbé, dépouille arrachée dans la mêlée aux kalifes vaincus. C'est un non-sens que d'habiller Munkacsy autrement. Sa figure, son expression, son allure protestent contre nos maigres étoffes, pauvrement tissées dans un mélange économique de laine et de coton, et mesquinement coupées par des tailleurs

qui ne savent plus draper le corps humain.

La manière dont Munkacsy comprend et pratique l'art de peindre n'est pas davantage de notre temps. Aujourd'hui, — et nous le déplorons — les ateliers de peintres sont, à quelques rares exceptions près, des façons d'usines, des établissements industriels, des boutiques. L'esprit mercantile le plus âpre et le plus étroit y règne despotiquement. On y fait du métier et non de l'art. On y poursuit un but mesquin et unique: le gain. On y est, ni plus ni moins que le fabricant d'articles de Paris, l'esclave de la mode. On ne s'y préoccupe plus de faire bien, ni de faire beau; on n'a qu'un objectif: la bonne vente. L'artiste, ou du moins celui qui porte indignement ce beau titre, abdique entre les mains du courtier.

Il prend le marchand pour inspirateur et pour guide. Il obéit quand il devrait imposer sa volonté et faire triompher son goût. Il n'est plus



qu'un ouvrier peintre, travaillant à la pièce et sur commande, exécutant toutes les combinaisons sottes qui naissent dans le cerveau de l' amateur, étouffant son génie dans le labeur sans attrait et sans gloire du même tableau toujours recommencé, emprisonnant sa pensée entre les parois sourdes de son coffre-fort.



Le maître hongrois a su résister à ce terrible courant commercial. Il vend ses toiles ; il les vend même très cher ; mais il les compose et il les exécute, l'esprit libre de toute préoccupation étrangère à l'art. Exempt de toute servitude, indépendant de toute coterie, il ne s'astreint ni au caprice de la mode, ni au joug d'une spécialité. Son but reste élevé ; il vit dans le domaine des grandes et des nobles idées, et son seul souci est de donner à son œuvre la double

beauté de la forme et de la pensée. Celui-là du moins n'appartient pas à l'école désespérante de ceux qui nient l'idée, parce que leur imagination est aride et desséchée. Il croit qu'un peintre peut et doit être un poète ; il est convaincu que l'art ne consiste pas uniquement dans l'habileté de la main ; il sait enfin que l'artiste doit non seulement être maître de son métier, mais encore donner le meilleur de son cœur et de son âme à l'œuvre qu'il crée.



Le secret de son talent est là ; il réside dans l'alliance constante d'une facture très personnelle et d'un sentiment très élevé.

Le sentiment s'est affiné de bonne heure chez Munkacsy, au milieu des

terribles épreuves qui ont traversé ses premières années. Je ne crois pas que l'on puisse trouver une enfance plus tourmentée, plus douloureuse que celle du petit Miska. Miska, c'est le diminutif de Michel ; c'est un de ces jolis noms caressants que les mères murmurent autour des berceaux blancs, un



de ces noms en raccourci qui sont tout petits comme les petits êtres auxquels on les donne, et qui semblent concentrer dans leur exigüité plus de tendresse et plus d'amour. Munkacsy n'eut pas le bonheur de s'entendre appeler ainsi par celle à qui il devait la vie. Sa mère mourut peu de temps après sa naissance. Le front de l'enfant n'eut pas la joie des baisers maternels.

D'autres malheurs allaient bientôt l'assaillir.

Le père de Miska était fonctionnaire de l'État, à Munkacs, lorsque le mouvement de 1848 éclata.

Un homme qui avait toutes les qualités d'imagination qui brillent et séduisent avec tous les défauts des natures qui ne sont que vives et sensibles, un homme en qui semblait s'être incarné le génie éperdu et orgueilleux de la race magyare, Kossuth, fit un appel au peuple hongrois au nom de l'honneur, du courage et de la dignité nationale. Sa parole ardente émut grandement tous les cœurs.

Le père de Munkacsy, ébloui par le rêve de grandeur et d'indépendance que Kossuth promettait à la patrie, retrouvant dans ces chaudes improvisations l'écho de secrètes pensées, fut un des premiers à crier : « Elien Kossuth ! » Il eut le sort de ceux qui devancent l'heure. On l'arrêta, on le jeta en prison. La maladie le prit dans la geôle et il y mourut.

Il laissait cinq garçons et une fille, sans fortune.

Les pauvres orphelins n'étaient pas encore complètement abandonnés

du ciel. Ils avaient cinq oncles ou tantes qui les adoptèrent aussitôt. La parente la plus riche recueillit le petit Miska et sa sœur.



L'enfant a trouvé une seconde mère. Il semble que sa vie doit devenir plus souriante, plus entourée de caresses, plus tranquille; mais il n'en est rien. Une fatalité implacable s'acharne après lui.

Quand un peuple se soulève pour une grande idée, les bons éléments ne sont pas seuls en mouvement; la lie du peuple écume et bouillonne aussi. Tandis que les bons citoyens vont au feu avec Kossuth, avec Bem, avec Dembinski, des bandes de scélérats profitent de la situation pour s'organiser, pour s'armer, pour se livrer au crime impunément.

Un nuit,

la maison qu'habitait la tante de Miska est cernée. Des misérables pénètrent de force, égorgeant la malheureuse femme qui veut s'opposer à leurs desseins, s'emparent de tout ce qu'elle possède et se retirent laissant Miska et sa sœur, orphelins pour la seconde fois, pleurant près du cadavre de leur seconde mère.

Munkacsy trouva un asile chez son oncle Reök.

L'oncle Reök, gravement compromis dans le mouvement politique, avait vu ses biens confisqués. Il n'avait pour vivre et pour faire vivre ses enfants et son neveu que les maigres produits de sa profession d'avocat. L'expérience fâcheuse qu'il venait de faire sur l'instabilité de la fortune l'avait rallié aux principes du philosophe



Bias. Il estimait que la richesse la plus sûre est celle que l'on possède dans le cerveau ou dans les bras.



Ses ressources modiques ne lui permettant pas de donner à son neveu les avantages de l'instruction scientifique ou littéraire, il se décida à lui faire apprendre un métier.

Miska entra en qualité d'apprenti chez un menuisier de Csaba. L'oncle Reök lui donna quelques livres et lui recommanda bien de donner à l'étude tout le temps que lui laisserait le travail de l'établi.

Après un assez long stage, le petit Munkacsy cessa d'être apprenti et fut promu ouvrier. Il s'en alla exercer son métier à Arad.

Les salaires n'étaient pas élevés à cette époque et dans cette partie de l'Europe. Miska gagnait tout juste deux florins et demi par semaine, vingt francs par mois.

Avec cela, il fallait se nourrir, se loger et s'habiller. A force de privations, Munkacsy trouva non seulement le moyen de vivre avec ce salaire dérisoire, mais encore de poursuivre son éducation.

Toute la journée à l'atelier, il travaille avec intelligence et conscience dans le moutonnement des copeaux, au milieu d'ouvriers incultes et grossiers, résistant à la contagion des vices d'artisans, restant digne de son père et de l'oncle Reök et n'oubliant pas les sages conseils de ce dernier. Fils de famille, jeté par la force des choses en dehors de sa vraie voie, il reste, en dépit de son rude labeur et des dangers d'un mauvais voisinage, un enfant distingué, au cœur fier, à l'esprit droit. Il ne désespère pas



de l'avenir. Il a foi dans sa force et dans sa jeunesse. Il ne se plaint pas. Lorsqu'il sent que le découragement est sur le point de l'envahir, il redit cette chanson populaire de la vieille Hongrie :

« Oh! pourquoi, pourquoi me plaindre comme s'il n'y avait de douleurs
« que les miennes? — Chaque être n'a-t-il pas ses soucis, — soucis nom-
« breux? — Tout homme n'a-t-il pas aussi des chagrins à chanter? — Où
« est celui dont la joie n'a jamais été brisée? — Où est celui qui n'a jamais
crié de douleur? — Où sont les yeux qui n'ont jamais pleuré? »

Il en sait beaucoup de ces chansons; et, déjà même, il en compose. Fidèle au système qu'il a adopté, tous les soirs, quand l'atelier est fermé, Miska va retrouver des petits camarades du collège d'Arad, qui se font amicalement ses professeurs. Il travaille avec eux; il s'instruit. Il lit les poètes nationaux: Balapa, Erdosi, Zringi, Gyengyosi, Kahari et Faludi. Il a des enthousiasmes pour le beau. Il se sent poète aussi et il écrit des strophes ailées.

Munkacsy garde encore précieusement un gros cahier qu'il a rempli à cette époque, d'odes et de dessins industriels, de froids profils de corniches et de vers enflammés.

Cependant ce double labeur d'artisan et d'artiste, si vaillamment poursuivi, finit par épuiser l'organisation vigoureuse de Miska. Ce n'est pas impunément qu'on travaille nuit et jour, qu'on se prive du nécessaire pour acheter du papier et des livres, qu'on passe six mois consécutifs sans goûter à un mets chaud, et qu'on laisse constamment l'être morne et glacé. Il ne convient pas à tous d'imiter le poète Timodi, qui terminait ses poèmes par ce vers mélancolique :

« Ceci fut écrit dans la chambre du pauvre Timodi, qui soufflait souvent dans ses doigts, car le froid glaçait son corps. »

Munkacsy ne put résister au régime de Timodi. Une fièvre intermittente,

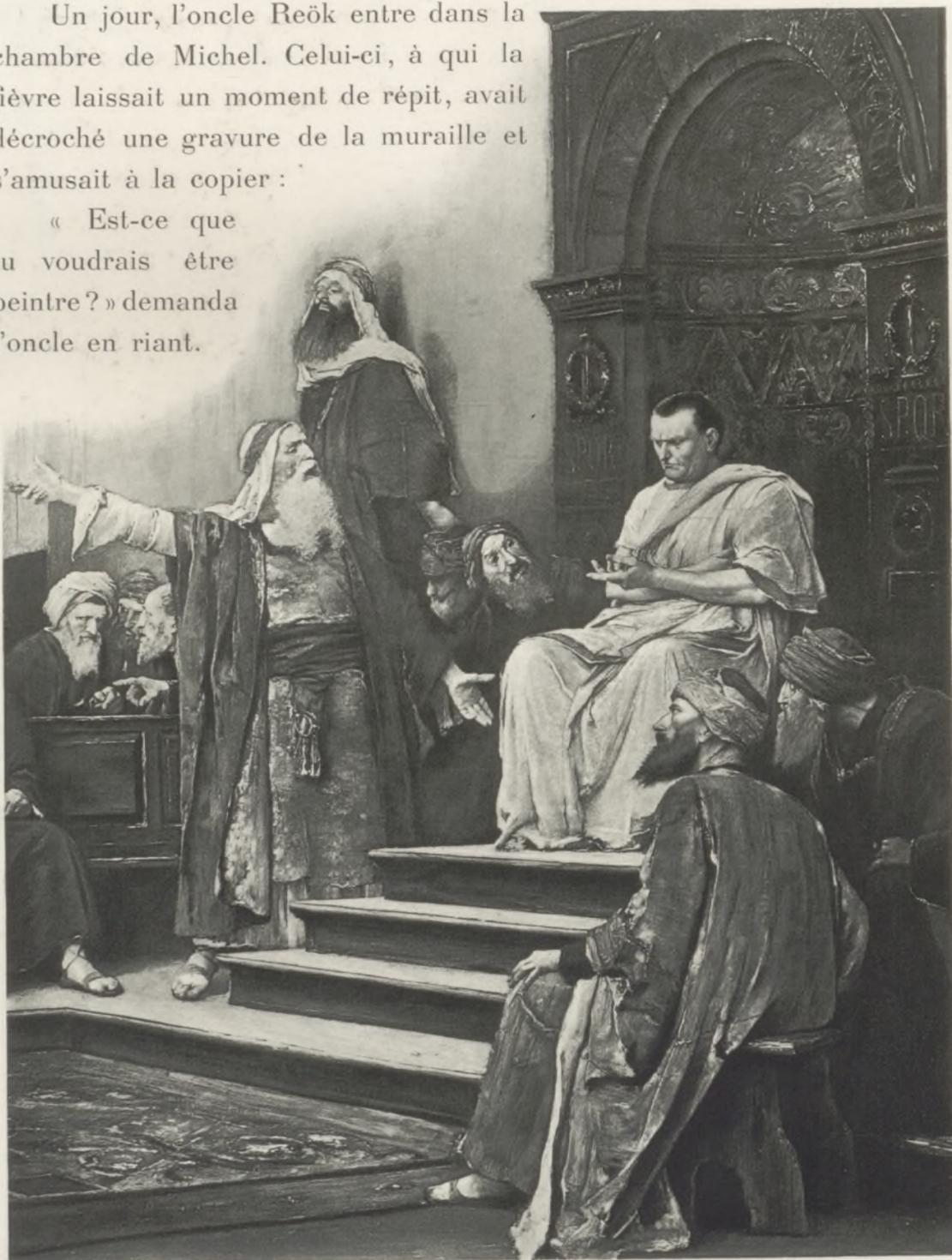


qui lui laissait un jour de calme sur deux, le cloua sur son grabat. C'était en 1861. L'oncle Reök commençait à se relever du coup qu'il avait subi; il possédait quelques économies. Il s'empressa d'aller chercher son neveu et de le ramener chez lui, à Gyula.

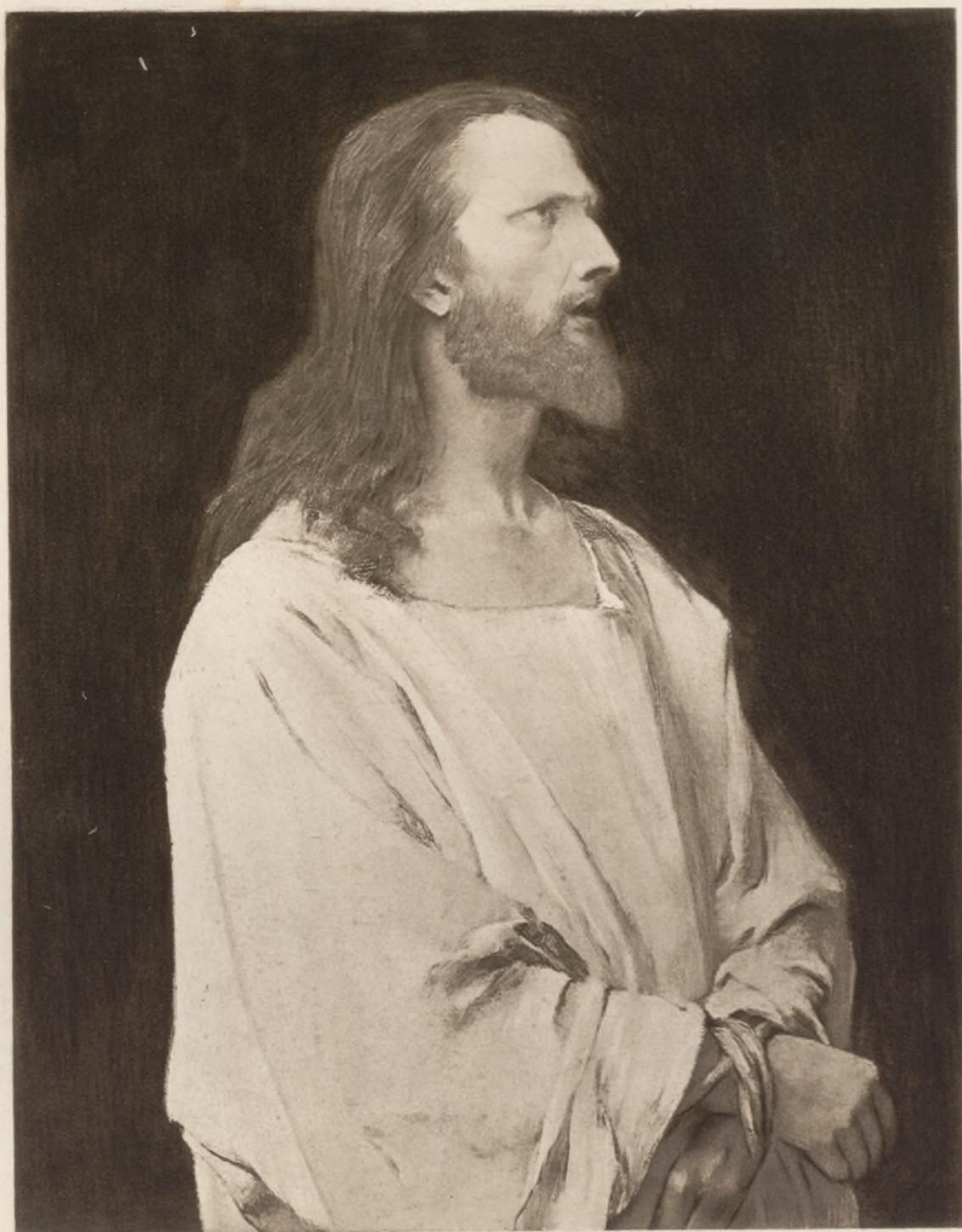
Cette maladie bénie décida du sort de Munkacsy.

Un jour, l'oncle Reök entre dans la chambre de Michel. Celui-ci, à qui la fièvre laissait un moment de répit, avait décroché une gravure de la muraille et s'amusait à la copier :

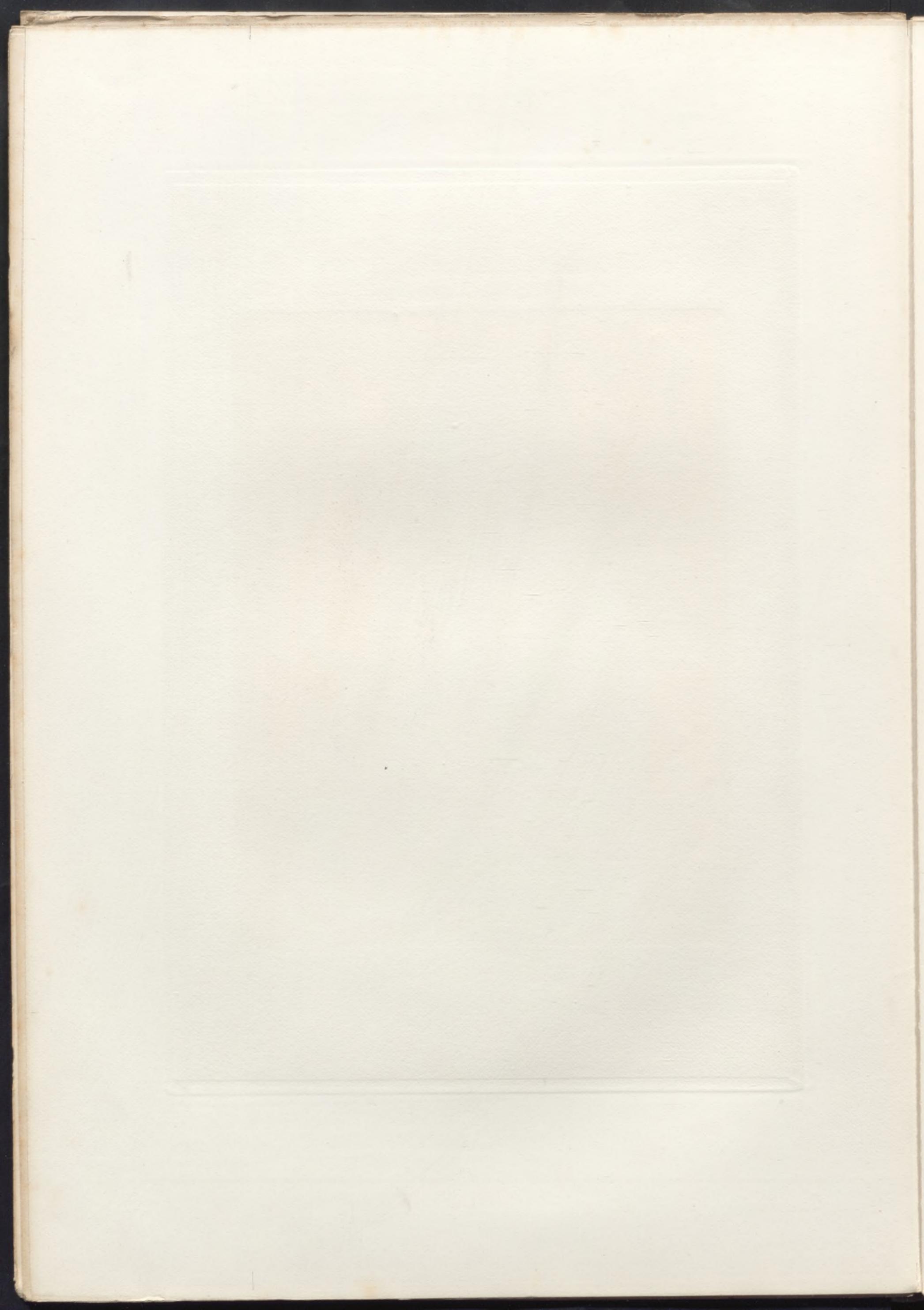
« Est-ce que tu voudrais être peintre ? » demanda l'oncle en riant.



Photographie A. Imp. Goupil & Co.



Photogravure Goupil & Co



« Oui », répond Munkacsy.

Dix minutes après, M. Reök ne pensait plus à ce qu'il venait de dire. Miska, au contraire, y pensait beaucoup. Être peintre! cette idée s'était profondément gravée en lui. Être peintre! Désormais, c'était un but qu'il allait poursuivre de toutes ses forces et de tous ses moyens.

Il y avait alors, à Gyula, un peintre de portraits nommé Szamosy, artiste de second ordre, mais très intelligent et très instruit. Munkacsy l'avait vu chez son oncle; il alla le trouver et, tant que dura sa convalescence, il travailla près de lui avec passion, avec acharnement, trouvant pour la première fois dans l'étude des joies complètes.

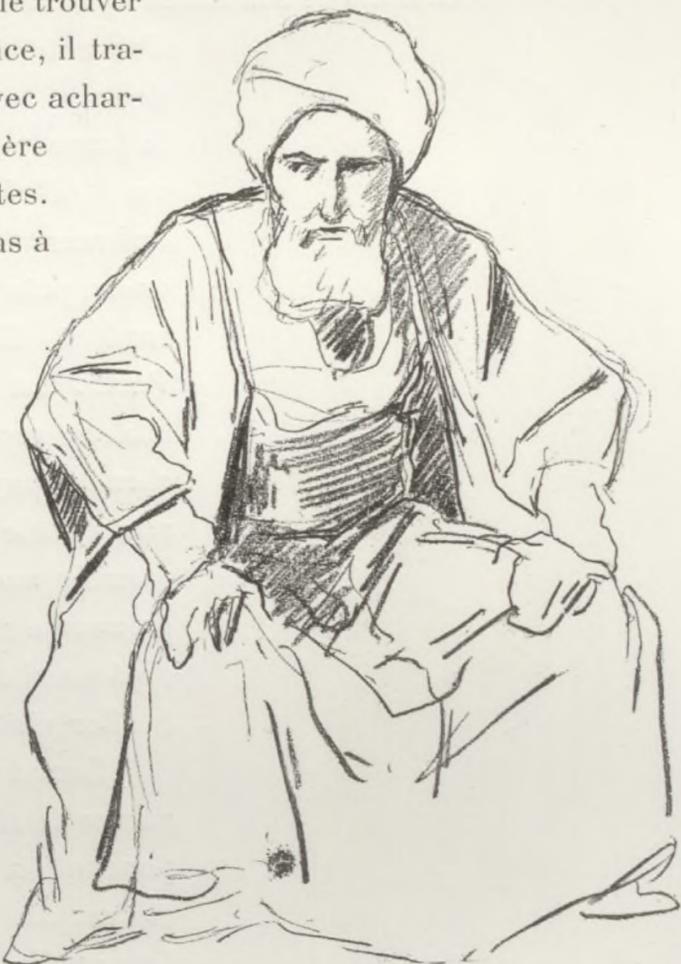
L'oncle Reök ne s'opposa pas à cette vocation qui se révélait si franchement.

« Fais ce que tu voudras, » lui dit-il; « mais tu sais dans quelle situation je me trouve encore. Ne compte donc pas sur moi, je ne peux pas t'aider. »

Munkacsy ne demande rien. Il se sent heureux. Il se sent fort. Pourvu qu'il ne retourne point chez le menuisier, c'est tout ce qu'il désire. Pour le reste, il saura bien se tirer d'affaire. Il lui faut si peu de chose! N'a-t-il point vécu avec vingt

francs par mois? Enfin, le voilà peintre, ou du moins élève peintre; le voilà débarrassé pour toujours de l'enfer des varlopes. Tout lui paraît doux dans l'atelier de Gyula, quand il pense à l'atelier d'Arad. Szamosy trouve en lui l'élève le plus docile, le plus attentif et aussi le mieux doué.

Bientôt le maître est appelé à Arad pour faire des portraits. Munkacsy le suit. Il apprend le dessin à des enfants; chaque leçon lui vaut un dîner. Il gagne une redingote, sa première, à la pointe du pinceau, en



faisant les portraits de toute la famille d'un tailleur. Il paye tout en dessins ou en peinture.

Munkacsy commence à composer ; il vend quelques tableaux de chevalet. On ne les lui paie pas au poids de l'or ; mais enfin le peu qu'il en retire suffit à le faire vivre et même à lui permettre d'entreprendre un voyage, complètement nécessaire de son éducation artistique.

Prenant congé de son maître, le jeune peintre va d'abord embrasser son oncle, puis il se rend à Buda-

Pesth. Là il exécute, en trois mois, un tableau représentant une scène d'intérieur chez des paysans. La Société protectrice des arts achète cette toile 80 florins. C'est un premier succès. Un second tableau trouve preneur à 130 florins. Jamais Munkacsy ne s'est vu si riche. Il emploie tout cet argent à aller visiter les musées de Vienne.

Quand il revient à Pesth, pendant la guerre de 1866, une maladie d'yeux le retient pendant six mois à l'hôpital. Enfin il en sort, et compte ce qui lui reste de sa petite fortune. En fouillant dans toutes ses poches, il se trouve à la tête de vingt florins.

C'est assez pour aller à Munich, pense-t-il.

Et il va à Munich, où l'attirent la gloire du Musée et la célébrité de l'Académie.

Ce voyage à Munich fut très utile au jeune peintre. Pendant les deux années qu'il passa dans cette ville, travaillant un peu à l'Académie et le plus souvent seul, Munkacsy commença



Munkacsy



à entrevoir la vérité. Il constata d'abord qu'il ne faisait plus de progrès, qu'il ne réalisait pas tout ce qu'il sentait, qu'il était inférieur à sa pensée et à sa volonté. Il chercha la cause de cet arrêt et de cette impuissance, et il la découvrit.



Jusqu'alors le poète et le philosophe avaient prédominé en lui. Il avait tout demandé à son imagination et fort peu aux modèles. Son œuvre était celle d'un rêveur et non d'un peintre. L'équilibre manquait entre la pensée et la forme. Miska sacrifiait trop à l'idéal. Il ignorait la nature.

Le jour où Munkacsy acquit la conviction qu'il s'était trompé jusque-là, il changea d'atelier, passa de Munich à Dusseldorf et adopta une manière toute nouvelle.

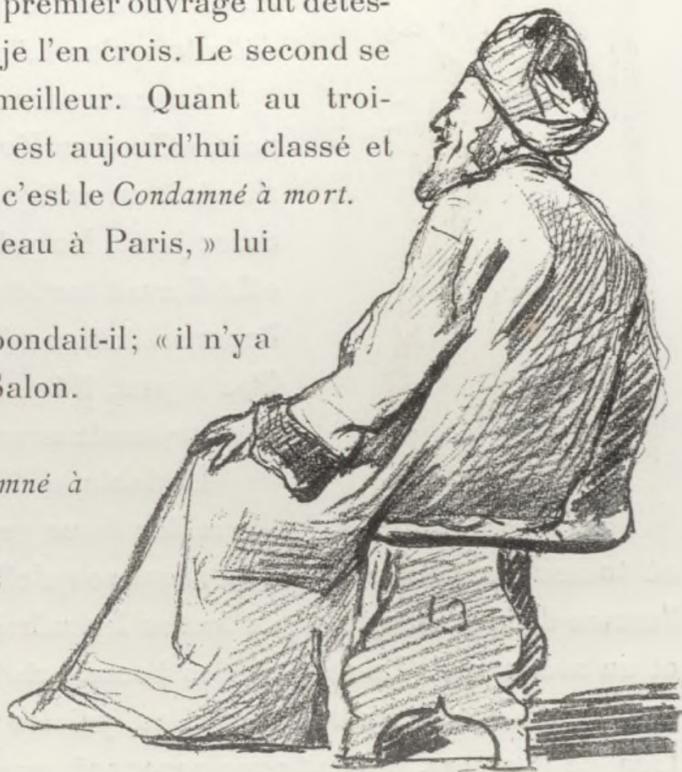
Son premier ouvrage fut détestable, si je l'en crois. Le second se trouva meilleur. Quant au troisième, il est aujourd'hui classé et célèbre; c'est le *Condamné à mort*.

« Il faut envoyer ce tableau à Paris, » lui dirent tous ses amis.

« Je n'oserai jamais, » répondait-il; « il n'y a que des chefs-d'œuvre au Salon.

— Ose toujours. »

Le fait est que le *Condamné à mort* valut, du premier coup, à son auteur, l'estime du public et les éloges de la critique. La touche vigoureuse et grasse du peintre hongrois, le clair obscur puissant dans lequel il enveloppait ses personnages, les qualités d'expression et de sentiment, l'intérêt du sujet et la bonne ordonnance de la composition furent unanimement appréciés. On comprit qu'il y avait dans l'auteur de cette toile l'étoffe d'un maître, et Paris appela Munkacsy à lui.



Il vint en ami dans ce pays qui devait consacrer sa réputation. Aussi

bien n'était-il pas un étranger pour nous. Pendant la terrible guerre de 1870, il avait vivement manifesté ses sympathies pour nos soldats internés à Dusseldorf. On ne l'oublia pas.

L'*Épisode de la guerre de Hongrie, en 1848*, poignant retour aux souvenirs de son enfance, obtint au Salon de 1873 un succès encore plus grand que le *Condamné à mort*. Les *Rôdeurs de nuit* et le *Mont-de-Piété*, exposés l'année suivante, affermirent la réputation du peintre hongrois qui envoya au Salon de 1875 son *Héros de village*, et au Salon de 1876 son *Intérieur d'Atelier*.



Chacune de ces œuvres est un pas en avant vers la maîtrise. Comme tous les artistes vraiment forts, Munkacsy est modeste. Il écoute la critique lorsqu'elle est sincère; il tient compte des observations qu'on lui fait, des conseils qu'on lui donne. Il cherche à se corriger des défauts qu'on lui signale.

Au commencement il peignait trop dans le noir. « C'est un Knaus perpétré dans une cave! » s'écriait un critique impartial. Le reproche était assez juste. Le peintre hongrois reconnut qu'en effet il avait tort de noyer ses personnages dans l'obscurité; il se mit à chercher l'air et la lumière. Peu à peu, il transposa sa gamme, et, en 1878, il se présenta avec une grande et superbe toile.

Le tableau *Milton et ses filles* fit sensation.

Au milieu de ce grand palais de fer et de verre, où toutes les nations avaient réuni ce qu'elles produisaient de plus beau, l'œuvre de Munkacsy conquit toutes les admirations. Ce fut un événement et un avènement. La section des beaux-arts de l'Autriche-Hongrie lui dut un relief extraordinaire. Quant au peintre hongrois, salué maître à la face de l'univers, il reçut avec reconnaissance la médaille d'honneur et la rosette d'officier.

Encouragé par le triomphe que cette première tentative lui a valu, il va faire un effort plus rude encore et tenter d'écrire en poète une des pages du grand poème chrétien. En 1881, le *Christ devant Pilate* est terminé et montré au public dans la galerie de M. Sedelmeyer, rue de La Rochefoucauld.

En fait, c'est un Christ nouveau, mais conforme au spiritualisme chrétien et à l'histoire, que le peintre hongrois vient de créer. Le type émacié, donné par l'artiste à Jésus, est bien celui d'un génie humain, semeur d'idées ; il a la conviction de l'apôtre du vrai ; il marche à la mort en connaissance de cause ; c'est le martyr volontaire et glorieux, qui va donner à sa parole la suprême consécration du supplice. Prêcher de liberté, d'égalité et d'amour, il s'avance calme, au milieu des huées, jusqu'au tribunal où siègent d'autres intérêts que ceux de la pure justice.

Autour de lui, un peuple hideux s'agite et l'insulte. Le peintre, renonçant à des traditions erronées, a restitué à cette foule son costume et son caractère. Ce sont des Hébreux aux longues barbes, des Arabes drapés dans le burnous qui crient la haine du Juste par le geste autant que par les lèvres. L'action est mouvementée, la composition claire, la facture vigoureuse et puissante. Aucune des qualités de sentiment et d'exécution ne manque à cette œuvre maîtresse, étudiée dans son ensemble et dans ses détails avec une préoccupation constante de la nature.



Exposé successivement à Pesth, à Vienne, à Londres, à Manchester, le *Christ devant Pilate* fut acclamé partout. Munkacsy, qui fit à la même époque un voyage en Autriche-Hongrie, y reçut l'accueil d'un souverain et revint chargé des couronnes d'orfèvrerie que les villes du pays natal avaient fait ciseler en son honneur.

Après avoir exécuté entre temps quelques scènes d'intérieur, dans un sentiment très moderne (1), Munkacsy se mit à une autre grande œuvre.

Ce ne fut pas trop de trois années pour arrêter la composition, fixer les groupements, préciser les personnages par des études d'après nature qui sont autant de tableaux distincts, et terminer enfin le *Christ au Calvaire*, qui fut exposé chez M. Sedelmeyer et remis en présence du *Christ devant Pilate*. Avec un violent parti pris dramatique, le peintre fait peser sur la

(1) *Avant la fête du papa, La Visite au bébé, Les Relevailles*, etc. Il convient de noter aussi quelques rares paysages d'un caractère très personnel, notamment l'*Effet de soleil couchant*, exposé en 1884 (galerie Sedelmeyer).

scène la masse d'un ciel chargé d'orage. Sur la partie droite se détachent les trois croix. La croix principale, celle du grand crucifié, est le centre d'un des groupes les plus beaux que j'aie pu voir. La douleur des êtres anéantis au pied de l'instrument de torture, et la qualité du dessin et de la couleur le rendent admirable en tous points. C'est un tout complet et parfait, dans lequel on distingue les expressions diverses de la mère, de la Madeleine aux cheveux dénoués et de l'apôtre en qui l'âme héroïque de Jésus devant Pilate semble avoir passé.

Avec cette toile et la précédente, M. Munkacsy est entré vivant en pleine gloire. Il a relevé un art qui a dominé les âges, et l'on dira de lui qu'il a été le maître chrétien du XIX^e siècle.

SAINT-JUIRS



Photographie E. Imp. Grasset & Co



Photogravure Coupin & Co

CHARLES JACQUE



Je ne m'étonne plus que Voltaire ait gardé jusqu'à la fin de sa vie une alacrité si merveilleuse. Je viens de voir, dans l'atelier de Charles Jacque, la dernière eau-forte que le maître ait produite, une grande planche, *Daphnis et Chloé*, et je suis sorti tout charmé de la jeunesse de cette œuvre. C'est, en effet, jeune, séduisant et charmant comme une page de Longus. Daphnis et Chloé ne parlent plus le doux langage d'Amyot; ils portent, elle le costume de nos paysannes, lui la blouse de nos bergers, mais ils passent avec leurs moutons, dans un paysage idyllique, et leur vision est inoubliable.

Il en est de même de *l'Intérieur de bergerie* que le maître vient de terminer, et d'une *Léda au homard*, fantaisie d'artiste où Jupiter revêt, au lieu du plumage

d'un cygne, la carapace d'un crustacé pour séduire la plus séduisante des femmes. Tout cela est exquis, savoureux, vivant d'une vie qui attire. Jamais le burin de Jacque n'a eu plus de force et de grâce, et pourtant si Charles Jacque n'a point l'âge de Voltaire revenant à Paris, Charles Jacque a soixante-dix ans. Je vous répète qu'il en a vingt.

Il est Parisien, Parisien jusqu'au sang, Parisien jusqu'aux ongles, Parisien d'esprit, Parisien de cœur. Né à Paris le 23 mai 1813, tout près des Invalides, Charles-Émile Jacque fut élevé au milieu de braves gens qui s'occu-



paient un peu de peinture, de la *peinture bourgeoise* de ce temps-là. Au sortir du collège, où il ne fit que passer, il était entré chez un notaire, mais il en sortit bien vite et se mit à copier des lithographies, une entre autres du paysagiste Cagnet, que M. Boisselier, ami de M. Jacque père, trouva « *très bien, mais très bien.* » Jacque en copia d'autres. On le mit en apprentissage, puis, au lendemain de la révolution de 1830, il s'engagea dans le 52^e d'infanterie de ligne, où il resta cinq ans, faisant, pendant son service, des dessins, des croquis. J'ai vu de Charles Jacque, soldat, une curieuse et précieuse aquarelle représentant tous les

officiers de la compagnie d'infanterie à laquelle Jacque appartenait. Il y a là une verve caricaturale de premier ordre.

Charles Baudelaire a, du reste, écrit sur *Charles Jacque caricaturiste*, une page charmante et profonde. C'est à cet ordre d'idées, dans l'œuvre de Jacque, qu'il faudrait rattacher certain recueil intitulé *Militairiana* et *l'Histoire de La Ramée, ex-fusilier de l'armée française, depuis son entrée au service et avant, jusqu'à sa mort et après, racontée et dessinée par Ch. Jacque, ex-caporal au 52^e de ligne*, autre fantaisie extrêmement rare aujourd'hui et publiée par Aubert dans le Musée Philipon.

Soldat en congé temporaire et revêtu de l'uniforme, Charles Jacque avait débuté comme *illustrateur*; il portait déjà des dessins rue Neuve-Saint-Marc chez un nommé Henriot, libraire-éditeur, qui les lui *payait* — ou devait les payer — à raison d'un franc la pièce, et, par surcroît, ne soldait jamais ses factures. Puis Charles Jacque se mettait en rapport avec Best, qui com-

mença à le faire travailler au *Magasin Pittoresque* et lui donnait dix francs par dessin — une fortune !

Charles Jacque, et c'est un de ses titres aux yeux des bibliophiles, a beaucoup fait pour la gloire du *livre illustré* au XIX^e siècle. Les ouvrages qui contiennent des *bois* ou des eaux-fortes de lui se vendent fort cher aujourd'hui. On les recherche vivement; les *Fables* de Lachambaudie ne s'achètent plus guère que lorsqu'on rencontre l'édition J. Bry avec l'unique — mais adorable — eau-forte de Charles Jacque: *l'Attelage*.

Les « Amis des livres » ont ce maître, écrivain lui-même, en grande estime.

En 1859, par exemple, Charles Jacque exposait, passage des Panoramas, chez M. Couteaux, son *Oeuvre gravée*, et un critique compétent, un bibliophile évidemment, écrivait, dans le *Bulletin du Bibliophile* de Téchener, que cette réunion de gravures avait « figuré parmi les plaisirs choisis du public parisien. » On n'était point blasé alors sur les exhibitions, et d'ailleurs en a-t-on vu beaucoup d'aussi particulières et d'aussi remarquables? Le catalogue de Charles Jacque ne mentionnait pas moins de trois cent cinquante-trois pièces, dont



quelques-unes, répétées dans les différents états, portaient à huit cent trois le total des œuvres exposées. C'était là comme la vie entière d'un maître graveur mise sous les yeux du public. Le succès fut très grand. « Le morceau le plus important de l'exposition, autant par la dimension que par le travail, était *l'Intérieur de ferme*, cette planche harmonieuse et solide à la fois, qui, devenue extrêmement rare, vaut aujourd'hui une somme considé-

nable, quand on la rencontre. » Le *Bulletin du Bibliophile* saluait, en même temps que le graveur émérite, l'artiste qui avait travaillé aux plus admirables publications de la librairie moderne, au *Jardin des Plantes*, au *Keepsake*, au *Walter Scott*, et qui avait semé de si jolis bois son livre, le *Poulailler*. « Un bibliophile est toujours un iconophile, disait le critique, — et il s'inclinait, avec raison, devant cet admirable faiseur « d'images ».

Nous avons laissé Charles Jacque à ses débuts. En 1836 il allait en Angleterre où on l'appelait pour travailler à diverses publications. Il était libéré du service depuis 1835. Il travailla, là-bas, à un Shakspeare que j'ai vainement cherché, et publiait une danse macabre, une *Dance of Death*, « qui



ne devait pas être mal », dit-il, quand il en parle, mais dont son départ de Londres l'a empêché d'en voir un seul exemplaire.

Au retour de Londres, où il était demeuré vingt mois, Charles Jacque prenait part à cette magnifique illustration de *Paul et Virginie*, qui est l'honneur de la librairie de ce temps. Les paysages exquis, fins et larges à la fois de Charles Jacque, valent, dans cette édition, les merveilleuses petites vignettes de Meissonier pour la *Chaumière indienne*.

Il y aurait à signaler encore, dans cette période de la vie laborieuse de Charles Jacque, des dessins et gravures pour les *Contes de Perrault*, pour les *Français peints par eux-mêmes*, pour la *Pléiade* de Curmer, pour les *Chansons de Béranger* de Perrotin, pour la *Bretagne illustrée* de W. Coquebert, et bien

d'autres ouvrages encore. Et tout en travaillant ainsi pour les éditeurs, Charles Jacque commençait cette quantité d'eaux-fortes où se trouvent



d'absolus chefs-d'œuvre, d'un pittoresque achevé, dont M. J.-J. Guiffrey a dressé le catalogue, aujourd'hui augmenté d'un supplément par le

maître lui-même. Ce *catalogue* vient d'être, en effet, complété par une brochure parue chez Jouaust et Sigaux et portant ce titre : *Nouvelles eaux-fortes et pointes sèches de Ch. Jacque (1884); supplément au catalogue dressé par J.-J. Guiffrey.*

M. Guiffrey avait eu l'excellente idée de faire précéder son catalogue de l'*Oeuvre de Charles Jacque* de l'étude que Charles Blanc, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (15 février 1861), consacra à Charles Jacque graveur. Il y a bien des points contestables dans l'étude de Charles Blanc, par exemple la page où le critique croit devoir défendre Jacque d'avoir semblé être l'imitateur de Millet. Tous ceux qui connaissent l'histoire de l'art savent que Charles Jacque avait précédé J.-F. Millet dans la peinture des scènes rurales, des paysans, des animaux, des travaux rustiques. Il n'est pas très audacieux de dire que la pénétrante et vive intelligence de Charles Jacque a dû faire trou dans l'esprit de Millet, son



voisin de Barbizon.



C'est en 1845 que Ch. Jacque commença à faire de la peinture. L'illustration lui avait donné le pain; la peinture allait lui donner la gloire. Il en vécut jusqu'en 1850 environ, entremêlant ses ta-

bleaux d'autres travaux et, peu à peu, les petits *Poulaillers* et les *Porcheries* de l'admirable *animalier* commencèrent à prendre de la valeur, aux yeux des amateurs. Ils en avaient toujours eu, et une très grande, aux yeux des artistes. Vers 1855, et après avoir assez âprement lutté pour faire accepter

ses « moutons », Charles Jacque fut comme parqué avec eux, et les amateurs encore, qui tiennent si fort à spécialiser les artistes, et qui, Dieu me pardonne, sont aussi moutonniers que les moutons, lui imposèrent une sorte d'obligation de rester fidèle à ce genre d'animaux.

Au lendemain de 1870, les prix élevés qu'atteignirent les œuvres du maître donnèrent à une cohorte de copistes et de pasticheurs la tentation et l'occasion d'inonder de faux *Charles Jacque* l'Amérique, l'Angleterre, la Belgique, la France même. Il est pourtant bien facile de reconnaître l'*au*



delà, le *coup de griffe* du maître peintre. Les Charles Jacque ont une valeur considérable, qui augmentera encore, valeur vénale et valeur artistique. Chose assez remarquable et qui doit donner, ce semble, à réfléchir aux tapageurs, aux peintres éternellement préoccupés de l'étalage et du bruit, sans que Charles Jacque ait suivi les expositions, sans que la presse le traite en favori, il a conquis une place incontestée parmi les dix artistes les plus justement recherchés et les plus hauts cotés.

Les critiques ont toujours salué avec une sorte de respect sympathique ce grand artiste laborieux, mais ils ne l'ont jamais surfait

et, pour dire un mot qui se pourrait appliquer à tant d'autres, ils ne l'ont jamais *chauffé*. Tel article d'Edmond About, dans *le Petit Journal*, rendait bien la physionomie fine et fière à la fois de Jacque. L'auteur de la *Bergerie* n'a jamais exposé que trois fois aux Salons officiels, la première en 1861, où il envoya, avec deux autres petits tableaux, la toile supérieure qui se trouve au Musée du Luxembourg; la seconde fois, en 1863, où il figurait avec deux toiles excellentes, tout à fait de premier ordre, la *Lisière de forêt* et l'*Intérieur de bergerie*; la troisième fois enfin, au Salon de 1864, où il fut comme forcé de faire un envoi. Ce sont là les *Salons du peintre*.

Comme graveur, Charles Jacque, qui a exposé trois fois, a obtenu trois troisièmes médailles, en 1849, 1861 et 1863. A l'Exposition universelle, en 1867, il envoyait trois cadres d'eaux-fortes, *la Bergerie* entre autres, qui lui valurent une autre troisième médaille.

Mais le plus ironique, le plus incroyable dans cette très glorieuse existence d'artiste, c'est que, médaillé pour la peinture en 1849, 1863 et 1864, —

— toujours de *troisièmes* médailles! —

Charles Jacque a obtenu, en tout, sept

médailles, dont pas

une — la chose est

à peine croyable —

n'a dépassé le nu-

méro *trois*. Il est

sans doute le

seul de tous

les peintres et

graveurs qui ait

sept *troisièmes*

médailles. Certes,

il doit se moquer

des récompenses

officielles; il est

supérieur aux

plus hautes. Mais

le fait n'en est pas

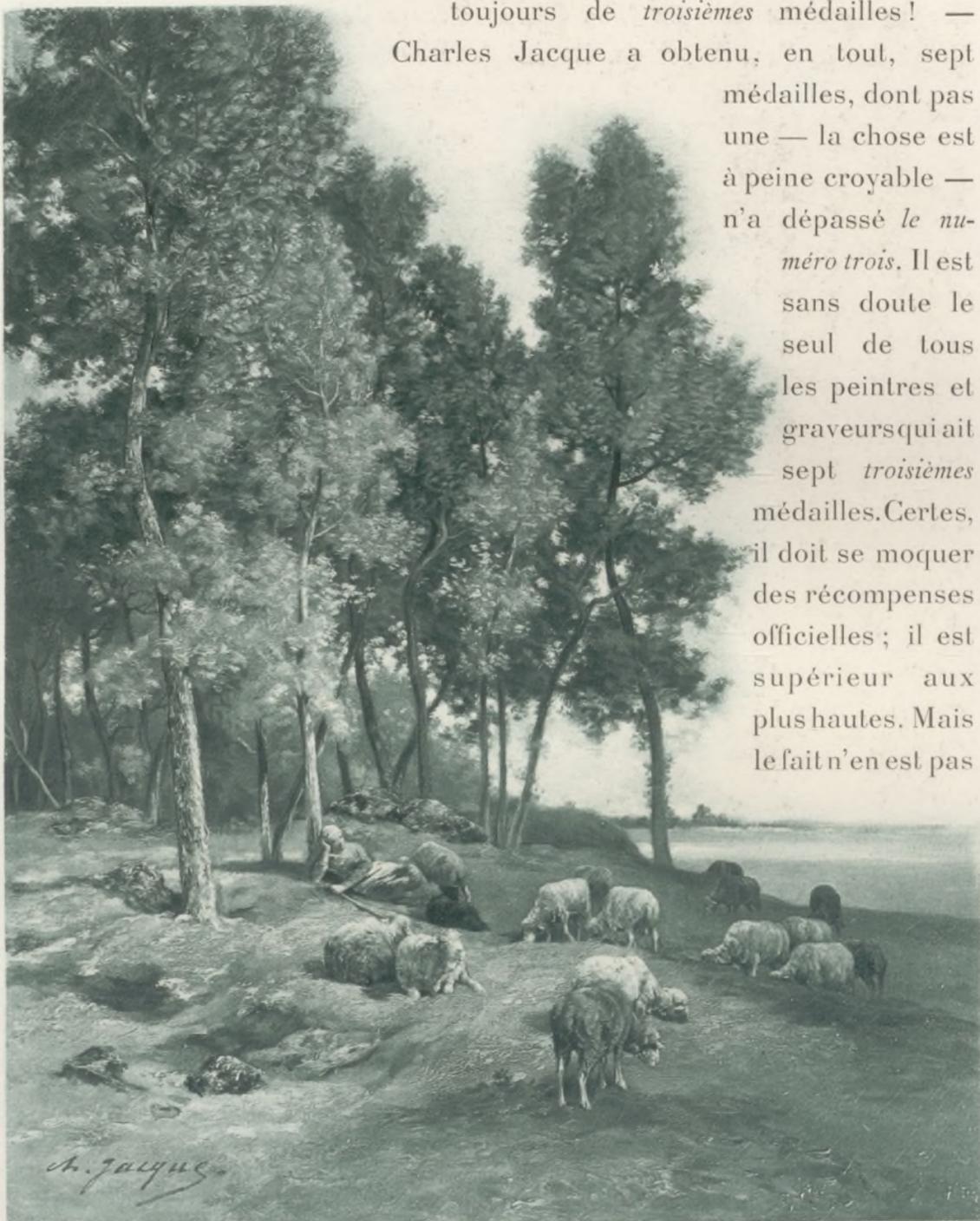
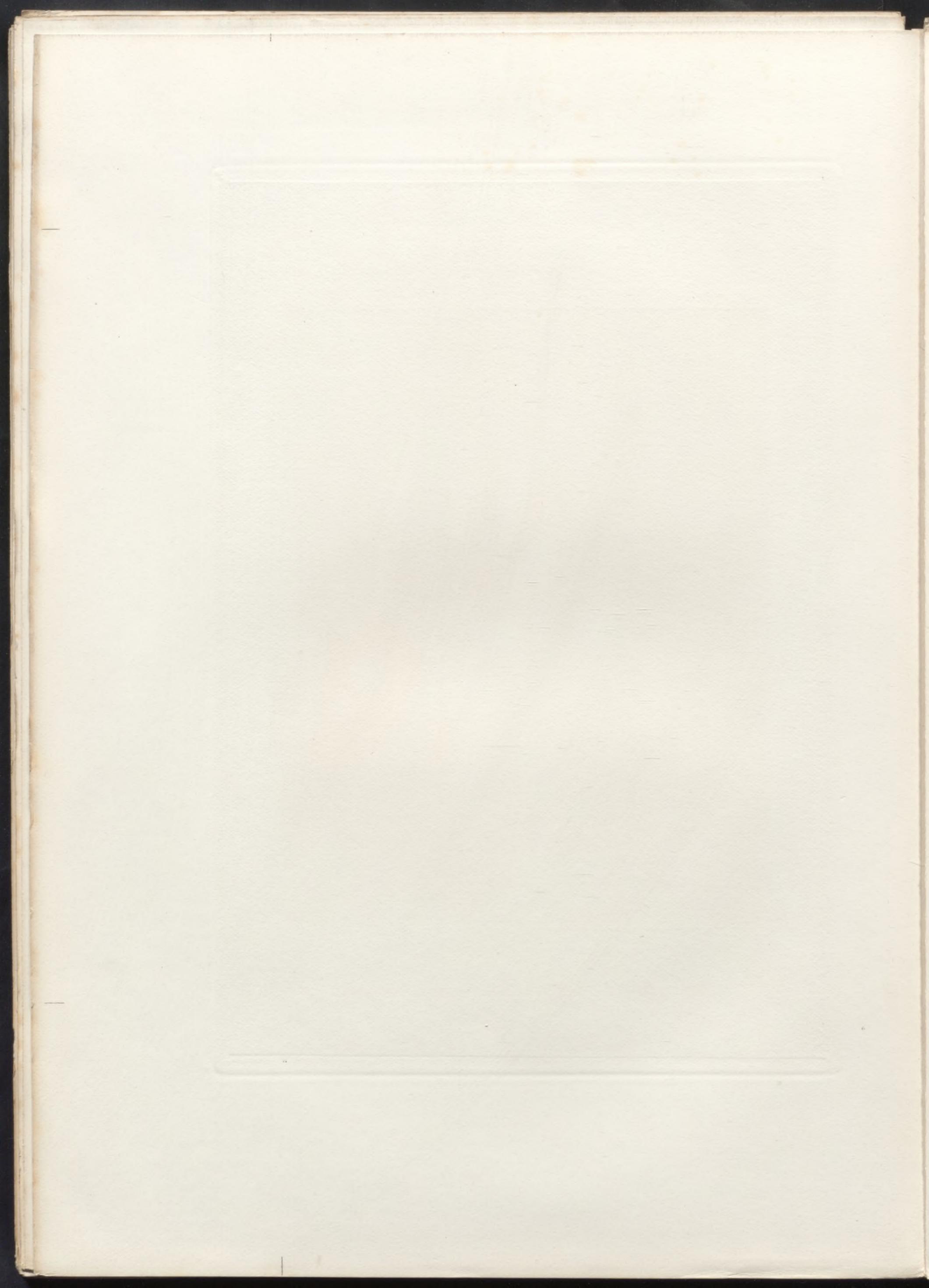


Photo gravure Goupil & Co.



Photogravure Goupil & Co.



moins à noter ici, dans un temps où les médailles et les croix pleuvent parfois jusque sur les médiocrités. Charles Jacque fut décoré *à part*, comme en sourdine, sur l'initiative de M. de Nieuwerkerke, quarante-huit heures après la distribution des récompenses de l'Exposition universelle de 1867. « Mes idées *subversives* m'avaient éloigné de l'autel, me disait-il en souriant; on m'a fait communier à part. » Ainsi, Jacque, un des maîtres de ce temps, une des rares personnalités artistiques qui survivront à l'engouement et à la



mode, Charles Jacque porte simplement le ruban de chevalier lorsqu'il n'y a point dans le monde nombreux des artistes une toute petite gloriette qui ne soit plus médaillée et plus crucifiée que lui. Il s'en moque, il est vrai. Sa récompense, c'est son œuvre même. Il peint pour lui, non pour les croix. Mais c'est à ceux qui récompensent les artistes honorant la nation et l'art qu'il appartiendrait de se souvenir de cette justice à rendre et de ce maître à honorer.

Je parlais de renommée!.. Je répétais le mot de *gloire*. Charles Jacque, philosophe narquois et prenant la vie pour ce qu'elle est, croit, avec raison, que, pour l'artiste — pour les artistes qui, comme lui, sont

certains de l'avenir — ce qui importe, avant tout, c'est *la conscience de soi-même*. Il a pour premier juge son propre sentiment et me semble s'inquiéter



peu, avec raison, de celui des autres et surtout des banalités de la réclame et de la renommée courante.

Un esprit tout à fait supérieur comme le sien doit nécessairement avoir un certain dédain du bruit vulgaire. Il sait ce que vaut la lutte et ce que vaut le succès. Il a vendu en 1848 dix tableaux pour *trois cents francs*, certaines de ses toiles en valent à présent trente mille. Il n'est ni misanthrope ni niaisement satisfait. Il est simple, naturel, et trouve que la vie est bien payée.

C'est un tempérament résolu, ardent, travaillant avec une allégresse vaillante, travaillant toujours, et pourtant s'éprenant de passions à côté, comme la fabrication de *vieux meubles gothiques* (il a dessiné et fait exécuter, en ce genre, des chefs-d'œuvre, d'admirables bahuts, des crédences qui seraient la parure d'un Musée de Cluny), ou encore comme l'élevage des poules, et cette dernière passion, qui lui a valu

les éloges de George Sand, lui a coûté cher.

C'est à Barbizon, sur la lisière de la forêt, que Jacque se livrait à cette passion. Je trouve dans l'*Artiste* de 1856, à propos du séjour de Jacque à

Barbizon, cette indication : « Charles Jacque, qui compose avec Théodore Rousseau et Millet la colonie de Barbizon, met tous ses soins aujourd'hui à élever ses poules, à fixer les races de gallinacés et à peindre des intérieurs de poulaillers, moins peut-être pour obéir à ses instincts d'artiste que pour faire honneur à la Société d'Acclimatation, dont il est un des membres les plus assidus. »

Charles Jacque, qui a écrit, avec beaucoup de précision, un petit aperçu des différents genres de gravures dans le *Magasin pittoresque*, a publié aussi un livre spécial, *Le Poulailler*, monographie des poules indigènes et exotiques, texte et dessins par Ch. Jacque, gravures sur bois par Adrien Lavieille.

La peinture ne souffrait pas de cette passion des poulets, mais elle la nourrissait. Jacque a longtemps travaillé pour ses poussins. Aujourd'hui, il travaille pour lui et les siens. Je feuilletais naguère l'*Artiste* et j'y trouvais des eaux-fortes de la jeunesse de Jacque. Le *Travail rustique*, avec sa grande vigueur d'accent et sa saine odeur de nature, d'après Hobbema, faisait dire à l'*Artiste* : « M. Jacque a gravé Hobbema comme il se serait gravé lui-même » ; puis le *pâturage flamand*, fac-similé d'Adrien Van den Velde, d'une limpidité



qui égale celle de l'original; le *Crépuscule poétique*, une lithographie admirable, un berger rentrant ses cochons à la porcherie et qui inspirait ces lignes (à Houssaye, sans doute) : « Eh bien, oui, ne raillons pas les cochons, ils ont aussi leur poésie. La nature fait bien ce qu'elle fait, même les cochons, et Jacque fait bien ce qu'il fait, surtout les cochons. » Une autre encore, *La Prière* superbe; des paysans agenouillés dans une pénombre rembranesque. Tout cela est fort remarquable; mais quel pas en avant fait par le maître entre ces gravures et la dernière série de dix eaux-fortes, tout à fait supérieures, d'une valeur hors de pair, que Jacque publiait naguères en un album (1881), et l'admirable *Suite de Six* qu'il vient de publier encore (1884)! Les Dutuit de l'avenir mettront leurs Charles Jacque à côté des gravures les plus illustres des plus grands.

On sait aujourd'hui, à une pointe sèche près, ce que Jacque a gravé en sa vie. Hélas! si l'on peut cataloguer des eaux-fortes, on ne

peut, sans oublier bien des œuvres, cataloguer les peintures, dispersées dans les Musées, au Luxembourg, à Pau, à Angers et chez les amateurs. Je m'arrêtais, l'an dernier, à Angers, devant ce Charles Jacque qui s'appelle les *Bœufs à l'Abreuvoir* : « Un pâtre, tenant dans sa main gauche un bâton, conduit un troupeau de bœufs vers un abreuvoir. » Envoi de l'État (1849), dit M. H. Jouin dans le catalogue. Le ciel est superbe; le mouvement des bœufs, de l'homme, est de toute beauté. Voilà un naturaliste qui dégage de la nature tout le charme, toute la puissance, tout



le pittoresque qu'elle contient! Et, dans son œuvre, les toiles de cette valeur sont nombreuses.

Naturaliste! Je tiens à expliquer le mot. Jacque travaille en effet d'après nature, mais de la nature il dégage ou le charme, ou la force, ou la poésie. Son admirable *Souricière*, d'une vigueur si rare, d'une couleur puissante, gravée pour la *Gazette des Beaux-Arts*, a été faite un jour que, tendant le piège aux souris, il trouva les cases occupées, au matin. Il prit son burin et se mit à l'œuvre. Ainsi fait-il pour ses tableaux : il n'a eu d'autre maître que la nature elle-même, la grande et immortelle initiatrice.

Il s'arrêtera ainsi devant des étables à porcs, des cours de ferme, des fumiers dorés où tout un peuple de poules et de coqs chatoie, rayonne dans du soleil, devant des chênaies pleines d'ombre, des bergeries au pittoresque clair-obscur; mais, de tout cela, il montrera les splendeurs de coloration et non les sanies.

C'est que Charles Jacque est un délicat, esprit lettré, *pensif*, comme dit Hugo, et poète à ses heures. Il a parfois ajouté un quatrain à la Pibrac à ses eaux-fortes comme au bas de sa *Souricière* — trois souris prises — « estampe ironique et que le graveur assaisonne d'un quatrain de haute moralité, tout semblable — dit Charles Blanc — à ceux qu'Israël composait jadis pour Callot. »



Celui-là est assuré de vivre. Il a, au fer chaud, signé les meubles de chêne qu'il fabriquait par amour de l'art avec des bois vieux d'un siècle et qu'il faisait sculpter de dessins byzantins à humilier jusqu'au superbe Musée d'un Du Sommerard. De même Charles Jacque a marqué, enfoncé son nom dans l'histoire artistique de ce temps. Graveur qui figurera, dans l'avenir, à côté des Van den Velde, des Ostade, des Rembrandt et des Pierre de Laer, Charles Jacque a pris son rang en première ligne dans l'art français; et que de fois l'avenir, en revoyant maintes œuvres aujourd'hui réputées durables, haussera les épaules et dira, revenant à des œuvres plus viriles et plus simples, solides comme la terre même: « Revenons à nos moutons... Ramenez-moi aux Charles Jacque! »

Ceux-là sont rares qui, comme ce maître si vivant et si sympathique — toujours à l'œuvre et à la bataille — sont assurés de survivre.

Tout à l'heure, j'étais dans son logis, 73, boulevard de Clichy. A côté de

son atelier de peinture, Jacque a établi un atelier de tirage de ses gravures. Et j'assistais au tirage de sa dernière Bergerie. Ses deux fils mouillaient le papier, glissaient la planche sous la presse, la retiraient avec précaution, l'examinaient. « Il faut engraisser cela ! disait Jacque. » Et il se penchait sur l'épreuve, la regardait, l'étudiait, et, entre ces deux jeunes hommes robustes, ce fin et vivant et actif travailleur, ce grand artiste aux cheveux blancs, me faisait penser à ces maîtres d'autrefois qui ont inspiré des tableaux aux maîtres d'aujourd'hui. *Charles Jacque chez lui !* C'était vraiment une intime scène qui valait les tableaux de genre où l'on nous montre les graveurs de jadis promenant leur burin sur un cuivre qu'ils vont rendre immortel !

JULES CLARETIE.





Photographe Eug. Goupil & Co

TOME PREMIER

		Pages.
W. BOUGUEREAU	RENÉ MÉNARD	1
J. ISRAELS	PH. ZILCKEN	17
JULES BRETON	E. MONTROSIER	33
J.-PAUL LAURENS	FERDINAND FABRE	49
VAN MARCKE	RENÉ MÉNARD	65
F.-A. BRIDGMAN	EDWARD STRAHAN	81
JULES LEFEBVRE	JULES CLARETIE	97
J. DE NITTIS	EMILE BLÉMONT	113
H.-W. MESDAG	PH. ZILCKEN	129
J.-L. GÉROME	JULES CLARETIE	145
M. MUNKACSY	SAINT-JUIRS	161
CHARLES JACQUE	JULES CLARETIE	177

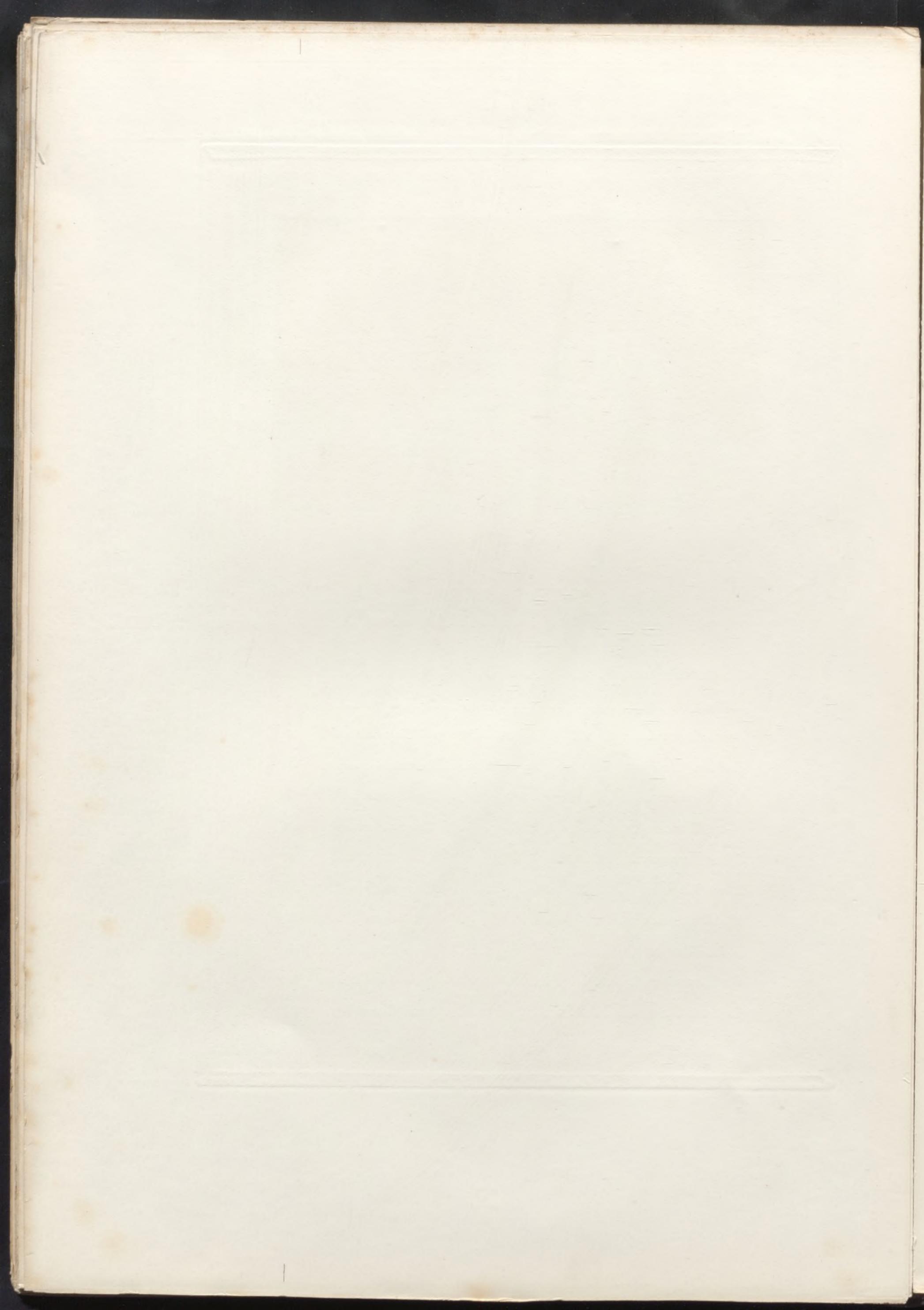


TABLE DES PHOTOGRAVURES

DU TOME PREMIER

W. BOUGUEREAU

En-tête.	<i>L'Ame au Ciel</i>	1
Lettre ornée.	<i>L'Enfant aux fleurs</i>	1
Fantaisie.	<i>Vol d'Amours.</i>	8
Planche hors texte.	<i>La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean-Baptiste</i>	9
Cul-de-lampe	<i>L'Amour redemandant ses armes</i>	16

JOZEF ISRAELS

En-tête.	<i>Le Chemin journalier</i>	17
Lettre ornée.	<i>Le petit Frère</i>	17
Fantaisie.	<i>Femme de pêcheur</i>	24
Planche hors texte.	<i>Intérieur hollandais.</i>	25
Cul-de-lampe	<i>Atelier de couture en Hollande.</i>	32

JULES BRETON

En-tête.	<i>Les Feux de la Saint-Jean</i>	33
Lettre ornée.	<i>La Glaneuse</i>	33
Fantaisie.	<i>A la Fontaine.</i>	40
Planche hors texte.	<i>Mauvais Conseils</i>	41
Cul-de-lampe	<i>Le Soir.</i>	48

JEAN-PAUL LAURENS

En-tête.	<i>L'Excommunication de Robert-le-Pieux</i>	49
Lettre ornée.	<i>Étude pour les Récits mérovingiens</i>	49
Fantaisie.	<i>Les Emmurés de Carcassonne</i>	56
Planche hors texte.	<i>Le Pape et l'Inquisiteur</i>	57
Cul-de-lampe	<i>Vengeance d'Urbain VI</i>	64

EMILE VAN MARCKE

En-tête.	<i>Pâturage de Normandie</i>	65
Lettre ornée.	<i>Étude de Chien</i>	65
Fantaisie.	<i>Étude de Vaches.</i>	72
Planche hors texte.	<i>Vaches dans une prairie</i>	73
Cul-de-lampe	<i>Étude</i>	80

F.-A. BRIDGMAN

En-tête.	<i>Intérieur turc.</i>	81
Lettre ornée.	<i>Cigale</i>	81
Fantaisie.	<i>Orphée</i>	88
Planche hors texte.	<i>Le Marchand de babouches</i>	89
Cul-de-lampe	<i>Paysage.</i>	96

TABLE DES PHOTOGRAVURES

JULES LEFEBVRE

En-tête.	<i>Diane surprise</i>	97
Lettre ornée.	<i>Yvonne</i>	97
Fantaisie.	<i>La Jeunesse et l'Amour</i>	104
Planche hors texte.	<i>Baigneuse</i>	105
Cul-de-lampe	<i>Femme couchée</i>	112

JOSEPH DE NITTIS

En-tête	<i>Déjeuner sur l'herbe</i>	113
Lettre ornée.	<i>Au Bois de Boulogne</i>	113
Fantaisie.	<i>Une Rue à Londres</i>	120
Planche hors texte.	<i>Fleurs d'automne</i>	121
Cul-de-lampe	<i>Parisiennes</i>	128

H.-W. MESDAG

En-tête	<i>Scheveningue</i>	129
Lettre ornée.	<i>Barque de pêcheur</i>	129
Fantaisie.	<i>Bateau pêcheur</i>	136
Planche hors texte.	<i>En mer.</i>	137
Cul-de-lampe	<i>Bateaux à la voile</i>	144

J.-L. GÉROME

En-tête.	<i>Deux Majestés</i>	145
Lettre ornée.	<i>Almée</i>	145
Fantaisie.	<i>Marchand turc</i>	152
Planche hors texte.	<i>Fondeurs de balles</i>	153
Cul-de-lampe	<i>Gladiateurs (sculpture)</i>	160

M. MUNKACSY

En-tête.	<i>Le Condamné à mort</i>	161
Lettre ornée.	<i>Le Bouquet</i>	161
Fantaisie.	<i>Le Christ devant Pilate (fragment)</i>	168
Planche hors texte.	<i>Étude pour le Christ</i>	169
Cul-de-lampe	<i>Deux Familles</i>	176

CHARLES JACQUE

En-tête	<i>Poulailler</i>	177
Lettre ornée.	<i>Gardeuse de moutons</i>	177
Fantaisie.	<i>Moutons (paysage)</i>	184
Planche hors texte.	<i>Rentrée du Troupeau (effet de lune)</i>	185
Cul-de-lampe	<i>Au râtelier.</i>	192



MUSEO NACIONAL
DEL PRADO

El Museo de la
T: 18/230

V.4

1113879

